Illinois U Library

NUMERO 71 — 25 NOVEMBRE 1950

France ILLUSTRATION

LE MONDE ILLUSTRÉ

SUPPLÉMENT THÉATRAL ET LITTÉRAIRE

1680 **COMEDIE-FRANÇAISE** 1939

MERCREDI 26 AVRIL 1939

Bureau à 20 h. 30 — Rideau à 21 heures

SOIRÉE

(Première Représentation)

A SOUFFERT SOUS PONCE PILATE

Pièce en trois actes de **M. PAUL RAYNAL**

MISE EN SCÈNE de M. RENÉ ALEXANDRE

Décor de M. René MOULAERT

MM. Denis d'INÈS — *Hanan*

YONNEL — *Jésus*

ESCANDE — *Pilate*

CHAMBREUIL — *Caïphe*

Julien BERTHEAU — *Judas*

Jean MEYER — *Nicolas*

BONIFAS — *Barnabé*

Mmes Andrée de CHAUVERON — *Jaël*

Henriette BARREAU — *Marie*

Gisèle CASADESUS — *Jeanne*

Ce supplément n'est servi que par abonnement couplé avec FRANCE-ILLUSTRATION Le Monde Illustré

13, RUE SAINT-GEORGES

PARIS-9e

AVERTISSEMENT

Il y a dans l'Évangile, tous les historiens de Jésus insistent et méditent sur cette question, un seul point demeuré obscur, incompréhensible : le cas de Judas.

Judas, ayant comme les autres apôtres tout quitté pour accompagner Jésus, a été, comme eux et plus activement encore (puisque les préoccupations d'ordre pratique lui incombaient), un serviteur fidèle du Christ pendant trois ans.

En quelques heures se précipite le drame impossible à comprendre.

Judas trahit. Il vend Jésus. Il le vend pour une somme dérisoire, un mois de petit salaire agricole. Il se met à la tête des soldats chargés d'arrêter son Maître. Il le leur désigne par un baiser.

Son remords est immédiat.

Il jette l'argent reçu. Il se pend à un figuier.

De lui on ne sait rien de plus.

Et c'est incompréhensible. Renan, par exemple, le constate, du point de vue rationaliste, comme récemment Giovanni Papini, entre autres, du point de vue des croyants. Ceux-ci inclinent à la pitié envers Judas, et plus d'un pense que si Judas ne s'était pas tué il fût devenu un très grand saint, le patron du repentir. Dans la *Cène* du séraphique Angelico, qui d'ailleurs était un moine, un Dominicain, Judas porte l'auréole. Renan estime qu'il y a eu chez Judas « plus de maladresse que de perversité ».

Depuis des siècles ce problème émeut et déconcerte la conscience chrétienne. Il existe une abondante littérature de Judas. Des sectes se sont constituées autour de son nom.

A la base des diverses explications cherchées j'ai cru apercevoir une inadvertance. On reconnaît bien, comme c'est indéniable, que la mort de Jésus a été voulue et assurée par les hauts dirigeants de la religion mosaïque. Mais, quelques intentions qu'on prête à Judas, on commence unanimement par le tenir pour une intelligence aiguë et volontaire.

Or l'évidence de l'Écriture, c'est que Judas ne fut, comme tous les apôtres (avant la Pentecôte), qu'un être extrêmement borné, une très petite tête.

Sur cette constatation élémentaire la pièce qu'on va lire s'est faite toute seule, pétrie des Évangiles dans lesquels le second acte notamment s'intercalerait comme une simple interpolation.

J'ai, en passant, proposé une explication de Pilate, car c'est surprenant, aussi, qu'après avoir multiplié ses efforts pour sauver Jésus il l'ait finalement abandonné à des bourreaux.

A SOUFFERT SOUS PONCE PILATE

Pièce en trois actes de PAUL RAYNAL

A Linou.

A souffert sous Ponce Pilate a été représenté pour la première fois à Paris, le 26 avril 1939, à la Comédie-Française, sous l'administration de M. Édouard BOURDET. Interdit à la Comédie-Française de 1940 à 1944, il a été repris à ce théâtre le 24 novembre 1945, sous l'administration de M. André OBEY.

Tous droits réservés pour tous pays, y compris les droits de traduction, de représentation théâtrale, de film, de radio, de télévision, les droits mécaniques et graphiques, ainsi que tous droits futurs.
Copyright 1950 by Paul RAYNAL.

Supplément au N° 267 de « France-Illustration-Le Monde Illustré ».

PERSONNAGES

et Créateurs des rôles à la Comédie-Française.

JUDAS — *M. Julien BERTHEAU*

Judas n'a rien de son personnage traditionnel, homme déjà mûr et de masque satanique. Vingt-six ans au premier acte, vingt-neuf ensuite. Et c'est un simple, un petit paysan, naïf, rêveur, futé, bavard, vantard, crédule, tendre, bon. Il vit avec sa jeune et gentille femme, qu'il chérit, et avec une admirable sœur, déjà grisonnante, qui l'a élevé, et qu'il adore en faisant semblant, comme un enfant gâté, de la bousculer. De quoi, placide, elle ne se trouble aucunement, sachant bien l'affection profonde qu'elle lui inspire en la lui portant. A eux trois ils composent une petite famille tout à fait unie, paisible et heureuse.

JEANNE — *Mme Gisèle CASADESUS*

Femme de Judas. Seize ans, puis dix-neuf ans. Très jolie, très gaie, très confiante et très sensible.

JAËL — *Mme Andrée de CHAUVERON*

Sœur de Judas. Trente-quatre ans, puis trente-sept. Elle n'a vécu que pour son jeune frère. Elle est la sagesse pratique et, tranquillement, sans effusions, la tendresse totale.

HANAN — *M. Denis d'INÈS*

L'ancien grand-prêtre. Le doyen très âgé et très écouté des pontifes. Le vrai chef de la nation, sur les dirigeants de laquelle son autorité est absolue. Il ne se met en avant que quand c'est indispensable. Il affecte volontiers la bonhomie d'un vieillard mais, avec une terrible âpreté dès que ça devient nécessaire, il mène tout.

CAÏPHE — *M. CHAMBREUIL*

La cinquantaine. Gendre de Hanan et grand-prêtre en exercice. Nulle valeur personnelle. Simple instrument dans les mains de son redoutable beau-père.

BARNABÉ — *M. BONIFAS*

Un riche et gros « Ancien » de cinquante-cinq ans, un des plus importants par la fortune parmi ses pareils, mais devant les pontifes il ne compte guère.

NICOLAS — *M. Jean MEYER*

Docteur de la Loi. Fonctionnaire du Temple. Quarante-cinq ans. Maigre.

PILATE — *M. Maurice ESCANDE*

Trente-cinq à quarante ans. C'est un chef de guerre passé dans un gouvernement (ou vice-gouvernement) colonial. Il paraîtra dans son uniforme militaire, les jambes libres parmi toutes ces robes, la pourpre du commandement sur les épaules. Il est mince, musclé, agile, net, volontiers sec. Ses cheveux sont très blonds et très courts. Ce pur Occidental diffère autant que possible des gens parmi lesquels ses fonctions lointaines l'ont amené à vivre depuis l'an 779 de Rome, de notre ère, 26.

MARIE . . . — *Mlle Henriette BARREAU*

JÉSUS. . . . — *M. YONNEL*

Mise en scène de M. René ALEXANDRE — Décors de M. René MOULAËRT

Lors de la reprise, en 1945, les rôles de *Hanan*, *Barnabé* et *Nicolas* ont été interprétés respectivement par MM. Alexandre, de Rigault et Michel Vadet.

ACTE PREMIER

VOCATION DE JUDAS

A Cana, pendant les Noces, dans le jardin des mariés. La nuit.

Une nuit d'une limpidité toute bleue, un de ces paysages de paradis terrestre où (cf. Josèphe, Renan) « la nature s'était plu à rapprocher côte à côte les plantes des pays froids, les productions des régions chaudes, les arbres des climats moyens, chargés toute l'année de fleurs et de fruits ».

Sur la droite on domine et aperçoit une large nappe azurée, le lac de Génésareth, et (cf. Renan) « un pays très vert, très ombragé, très souriant, le vrai pays du Cantique des Cantiques et des chansons du Bien-Aimé ».

SCÈNE PREMIÈRE

JUDAS, JAËL, JEANNE

Ils entrent par la gauche. Les Noces touchant à leur fin, ils vont retourner chez eux.

JUDAS. — Moi, j'aime bien qu'on est venu à Cana.

JAËL. — Moi, j'aime bien qu'on rentre chez nous.

Mauvaise humeur (feinte, toujours) de Judas.

JUDAS. — Et toi, Jeanne ?

JEANNE, *gentiment.* — J'aime comme toi.

JUDAS. — Parce que tu es ma Jeanne chérie, ma douce femme. Mais des sœurs comme Jaël, que l'Eternel en préserve les hommes !

Ce simili-bougonnage ne trouble pas la solide Jaël.

JAËL. — Dépêche toi d'atteler la mule, en partant maintenant nous pouvons coucher après-demain à Gibéa, si on marche vite.

JUDAS. — La mule est bonne, c'est moi qui l'ai achetée, on me roule pas.

JAËL. — Nous aurons qu'une nuit d'auberge, les auberges sont pas pour rien.

Pseudo-indignation de Judas.

JUDAS. — Voilà à quoi tu penses, à des économies, après ce qu'on vient de voir !

JAËL. — Qu'est ce qu'on vient de voir ?

JUDAS. — Tu as vu, ou tu as pas vu ?

JAËL. — J'ai rien vu du tout.

JUDAS. — Alors pourquoi dis tu qu'y avait rien à voir ?

JAËL. — J'ai pas dit qu'y avait rien à voir, j'ai dit que moi j'ai rien vu.

JUDAS. — Et tu en as pas bu, du vin ?

Jaël hausse les épaules.

JAËL. — Toi, tu en as bu !

Peut-être un peu beaucoup...

JUDAS. — Et quand on a puisé aux six grands vases de pierre, des urnes on peut les appeler, elles servent pour les purifications, ils étaient grands, y en avait six, c'est de l'eau qu'y avait dedans ?

JAËL. — Avant, c'était de l'eau ?

JUDAS. — Il restait plus de vin !

JAËL. — Plus de vin, un soir de noces ?

JUDAS. — Etienne et Suzanne avaient peut-être pas prévu tant de monde, quand il s'agit de boire les amis manquent pas.

JAËL. — Aux autres noces, ils manquent ?

JUDAS. — On sait qu'Etienne est pas regardant, à son aise pour un charpentier, tu vois quel jardin il a, et un brave homme, un homme pieux, et s'il venait pas tous les ans à Jérusalem pour la Pâque, je l'ai connu comme ça, est ce que moi je serais venu cette fois en Galilée ? Et par lui j'ai pas connu mon beau-père Théophile, et finalement *(Il montre Jeanne.)* cette Jeanne ? Elle avait ses treize ans déjà, c'était le moment !... Toi, tu y vas jamais à Jérusalem, je représente la famille au Sacrifice, d'ailleurs la Loi le permet. Mais quand nous étions dans le Midi à Kerioth, tu disais que ça faisait deux jours pour monter au Temple, trop loin, mais de Gibéa ça fait une heure, et tu y vas pas davantage depuis deux ans. Le Tout-Puissant, qu'est ce que tu en fais ? Moi, j'y suis tout le temps, à Jérusalem, je rencontre du monde, on a besoin de relations dans le commerce, c'est très beau de fabriquer des tapis, il faut des gens à qui les vendre, tu as jamais pu comprendre ça.

JEANNE. — Marie revient avec nous, pour qu'on la laisse à Nazareth ?

Judas, enchanté de lui, réentreprend Jaël.

JUDAS, *à Jaël.* — Et comment que nous avons pu la prendre avant-hier dans notre carriole à Nazareth, où personne s'occupait d'elle ? Mais de l'avoir amenée tu l'as vu si ça nous a posés devant les autres. A Nazareth Jésus était rien, regarde ici ! On doit sortir de son trou et se montrer. Qui a parlé, dans Nazareth, à Marie sans la connaître devant sa porte ? J'ai des idées. Quand on a des idées, la fortune arrive un jour ou l'autre. Qui a voulu venir de nos montagnes sauvages s'installer à Gibéa chez elle Jeanne, quand son père est mort, près de la Ville où les affaires sont faciles ? Et on finira par en faire ! Carriole et mule, et on amène la propre mère de Jésus, qui a décidé de les acheter ? Tu disais que c'était pas la peine, qu'on avait déjà pas tant d'argent. Quand on a pas, il faut gagner. Pour gagner, dépenser d'abord, alors on dépense quand même, voilà le commerce, les gens prennent confiance, Etienne m'avait prêté, eh bien je viens de lui rendre, et le beau tapis que je lui appor-

tais par-dessus en cadeau, et il commandera d'autres, un matin nous nous trouverons riches, ça je l'ai toujours annoncé, et nous aurons des domestiques.

JEANNE, *riant.* — Et ils attelleront la mule, en attendant va l'atteler.

JUDAS. — Des chevaux, alors, nous aurons ! Et un grand char, comme Pilate quand il passe à Gibéa !

JAËL. — Il t'a commandé, Etienne ?

JUDAS. — Tu veux qu'il commande aujourd'hui ? Il pense ailleurs, c'est naturel, mais ça se retrouvera, et même si ça se retrouvait pas, moi j'ai fait ce que je voulais faire, j'ai pas laissé marier seul un ami qui m'a marié pour la joie de ma vie, y a trois ans il assistait à mes noces, on avait bien plaisir à voir beaucoup de gens nous souhaiter d'être heureux, on l'est peut-être à cause de ça, on doit pas lâcher ses copains.

JAËL. — Mais toi, quand tu t'es marié, il a pas eu grand chemin à faire, il venait à Jérusalem pour les fêtes le surlendemain, il passait devant la maison, ça lui coûtait que de s'arrêter.

JUDAS, *grommelant.* — Et nous, trois jours de voyage ?

JEANNE, *souriant.* — Deux au retour, si on part vite.

JUDAS, *à Jaël.* — Et quelques deniers en l'air ?

JAËL. — Quelques deniers ? Tu veux combien ?

JUDAS. — Chez nous tu diras. Est ce que c'est moi qui tiens les comptes ? Pour aujourd'hui m'en parle plus. Mais on a vu une belle contrée, et toi, Jeanne, tu es contente ?

JEANNE. — Ah, ça, oui, une belle contrée !

JUDAS. — Les Galiléens, tout de même, ils passent pas pour très malins, toujours ils racontent des choses, que rien ne vaut la Galilée ! Jean et André, les mêmes que tu voyais à table, ils sont de par là, *(Geste vers le lac.)* je les connaissais depuis le Jourdain quand j'ai visité le Baptiste, qu'est ce qu'ils disaient de leur pays ! Moi, j'avais rien cru du tout, c'est pas à moi qu'il faut raconter ! Mais quant à ça, ils ont raison.

Jeanne regarde vers le lac.

JEANNE. — C'est le lac de Génésareth ?

JUDAS. — Ou de Tibériade, si tu préfères mieux.

JEANNE, *se penchant.* — Au bord, c'est Magdala, qu'on voit à peine ?

JUDAS. — Et pas loin, sur la rive plus haut, Bethsaïde et Capharnaüm, mais on les aperçoit pas. De Capharnaüm est André, et Simon comme de juste. C'est le frère d'André, Simon, c'est Pierre de Bethsaïde.

JAËL. — Pourquoi Pierre de Bethsaïde, quand il est de Capharnaüm, tu viens de le dire, et qu'il s'appelle Simon ?

JUDAS. — Et toi, tu es pas « de Kerioth » une fois pour toutes comme moi, parce que tu y es née, quoiqu'on habite Gibéa ? Simon à présent, ou Simon-Pierre, venu de Bethsaïde son village, fait le pêcheur à Capharnaüm, avec son frère et les fils de Zébédée, Jacques et puis Jean, qui ont là leurs barques eux aussi. Pour Pierre en place de Simon, à Jésus précisément va t'en demander pourquoi, c'est lui qui l'appelle comme ça.

JAËL. — Qu'est ce qu'il se mêle Jésus de changer le nom des hommes ?

Judas penche la tête, songeur...

JUDAS. — Il changera peut-être beaucoup d'autres choses...

Les deux femmes, Judas à l'écart, contemplent le paysage merveilleux.

JEANNE. — Quel pays ! On vit dans le bleu, le ciel, les eaux bleues, et les nuits comme celle-ci bleues autant comme des jours ! Que cet air si fluide et fin coule doucement aux narines ! Qu'il est gentil à respirer !

JAËL. — Moi, les sources, tous ces murmures dont le bruit déjà donne frais et qui jaillissent où il faut, et abondants plus qu'il faut, c'est ça qu'on a pas l'habitude...

JUDAS, *de loin.* — Pauvre Judée !

JAËL, *choquée.* — Pauvre Judée ?

JUDAS. — Compare ici !

JEANNE, *gaiement.* — Tu aurais pas envie d'y rester, par hasard ?

JUDAS. — Si je pouvais !

JEANNE, *riant.* — Dis au moins : si nous pouvions !

JUDAS, *montrant Jaël.* — Tu crois que je la garderais ?

JEANNE, *tendrement.* — Alors je repars avec elle !

JUDAS. — C'est autrement plaisant que chez nous.

JAËL. — Chez nous, qu'est ce qui te manque ?

JUDAS. — Qu'est ce que nous avons ?

JAËL. — En fait de vin, et sans miracle, de la vigne en Judée autant comme ailleurs...

JUDAS. — Comme ici ? Partout, la vigne, en Galilée ! Et le vin qu'ils font, y a pas meilleur, celui du miracle mis à part, qui a dû être fait par un ange. Mais ils en fabriquent aussi avec des dattes, des grenades, autant qu'ils veulent, et le soir, sur le pas des portes, voilà qu'ils s'installent, et qu'ils causent en buvant, et peut-être quelquefois ils oublient un peu de causer, songeant à ceci ou cela, aux aventures de l'existence dans la vie...

Il penche la tête, rêvassant dans une attitude qui lui est familière.

JAËL. — Si c'est pour causer seulement, la paresse, et pencher la tête, tu as pas besoin de changer d'endroit, tu aurais rien à y gagner.

JUDAS, *brusquement.* — J'y gagnerais de plus te voir.

Il s'écarte un peu.

JEANNE, *à Jaël.* — Il te bouscule toujours !

JAËL. — Je l'ai trop gâté dans son enfance !

JEANNE. — Il faisait pas comme ça au début de notre mariage.

JAËL. — Il a fait quelque temps l'aimable à cause de toi.

JEANNE. — Je te trouve trop indulgente pour lui.

JAËL. — Je suis sa mère plus que sa sœur.

Emotion affectueuse entre les deux femmes.

JEANNE. — Tu sais qu'il te vénère, au fond ?

JAËL. — Mais oui, il a un cœur tout tendre.

JEANNE. — Et qu'il te chérit, Jaël ?

JAËL. — Il est aussi bon que naïf.

JEANNE. — Il parle de vos montagnes sauvages, mais lui et moi on y serait restés toujours si tu avais pas voulu les quitter avec nous.

JAËL, *avec gratitude.* — Je le crois, Jeanne.

Jeanne se retourne vers Judas.

JEANNE, *à Judas.* — Alors, comment ça s'est produit...?

Mais Judas, qui pensait ailleurs, répond tout naturellement :

JUDAS. — De la manière la plus simple. On a apporté les urnes, elles étaient vides. Il a dit qu'on mette de l'eau dedans. Il a imposé les mains dessus. C'était du vin !

JAËL. — Tu penses encore au miracle ?

JUDAS. — Et du vin fort, du presque trop rouge !

JEANNE. — Il t'intéresse tant, Jésus ?

JUDAS. — Ça m'intéresse, les prophètes.

JEANNE. — Il va faire le prophète ?

JUDAS. — Il a trente ans, l'âge de la Loi, il peut commencer.

JAËL. — Quand tu as tant voulu visiter le Baptiste l'autre année sur le Jourdain...

JUDAS. — J'ai vu un grand prophète, ça je dois le dire.

JAËL. — Tu l'as eu vite vu assez !

JUDAS. — Celui-là était pas trop mon genre. Et il repartait pour le désert, ça me tente pas beaucoup le désert, pour retrouver les chacals, j'aime autant d'autres relations. Et se nourrir de sauterelles ? Moi, qu'est ce que tu veux, sans façons, je préfère mieux la cuisine de Jeanne. Et toujours de mauvaise humeur et prêcher que la pénitence, crier contre les puissants qu'il finira par se mettre à dos ! Mais regarde Jésus, il revient du désert aussi et de jeûner, c'est entendu, mais pour une fois, et tu le voyais, il se prive pas de boire et de manger comme un chacun, et s'il est agréable en paroles, honnête avec n'importe qui...

JAËL, *indignée.* — Tu as vu comme il traite sa mère ?

JUDAS. — Il a fait le miracle pour elle ensuite, parce qu'elle lui demandait, et c'était son premier miracle, elle pourra pas oublier ça.

JAËL, *de même.* — Quand il lui répond...

JUDAS, *l'interrompant.* — J'ai entendu... Quelquefois on le comprend pas. Enfin c'est qu'un mot en passant.

JAËL, *achevant, sévère.* — Qu'y a rien de commun entre lui et sa mère ?

JEANNE. — Il avait commencé par dire que son heure était pas venue.

JUDAS. — Après il impose les mains sur les urnes, et il lui fait ce beau sourire qui caresse le cœur.

JAËL. — A elle, ou à cet homme si vieux qui venait de s'avancer vers lui ?

JUDAS, *vivement.* — Tu l'as remarqué, ce vieux tout courbé ?

JAËL, *qui blâme Jésus.* — Rien de commun ! Qu'est ce que ça veut dire ?

JUDAS, *vaguement.* — Peut-être ça veut dire aussi des choses qu'on sait pas encore...

Il penche la tête. Jeanne rit.

JEANNE. — Mais qu'on se met déjà à raconter ?

Judas, l'œil brillant, se rapproche.

JUDAS. — Si vous le saviez, ce qu'on raconte... *(Fièrement.)* Jésus descendrait de David !

JEANNE, *émerveillée.* — Du saint roi David ?

JAËL, *placide.* — Il doit y avoir beaucoup de gens qui descendent plus ou moins de David...

JUDAS. — Mais Jésus en droite ligne !

JAËL. — Le saint roi faisait des enfants à toutes les femmes qu'il rencontrait.

JUDAS. — Mais Jésus serait légitime !

JAËL. — Par Marie, ou par Joseph ?

JEANNE. — Marie, ça m'étonnerait pas trop, elle a pas les manières de tout le monde, elle semble loin, et pendant la route tu remarquais ? Elle a beau se faire gentille et simple, elle est triste comme une reine.

JUDAS, *à Jaël.* — Par Marie et par Joseph. Marie, d'abord, de Joseph cousine. *(Il baisse la voix.)* Je me suis laissé dire bien mieux. Du mystère y aurait là-dessous... *(Mystérieusement.)* Il serait pas fils de son père !

JAËL, *goguenarde.* — Peut-être bien il serait pas fils de sa mère davantage ?

JUDAS. — Et si on te prétendait que non ?

JAËL. — Il serait fils de personne ?

Temps.

JUDAS, *doucement.* — Un ange l'aurait apporté.

JEANNE, *avec émerveillement.* — Un ange l'aurait apporté !

Jaël pouffe de rire.

JUDAS, *à Jaël, furieux.* — Quoi ? Qu'est ce que tu y trouves à rire ? Si tu étais un peu plus pieuse et connaissais nos Livres sacrés, tu apprendrais qu'ils sont pleins de prodiges pires que celui-là qui sont arrivés dans les temps, et tu verrais à propos de rien que les anges interviennent.

JEANNE. — Les temps sacrés recommenceraient ?

JUDAS. — On a pas vu encore le principal de tout ce que prédisent les Livres.

JAËL. — Mais tous les Nazaréens ont vu Marie attendre le petit qui est venu au monde dans la maison du charpentier.

JUDAS, *vivement.* — Alors, voilà ce qui te trompe ! Jésus est né à Bethléem !

JEANNE, *avec admiration.* — Dans la ville de David ?

JUDAS. — Jésus est pas Galiléen, il sort de Judée comme nous. *(A Jaël.)* Tu demanderas tout à l'heure, quand nous repasserons par Nazareth.

JEANNE. — A Bethléem, où le Messie doit naître ?

JUDAS. — Le Messie, exagérons rien !

JEANNE. — S'il fut apporté par un ange ?

JUDAS. — Par un ange, c'est pas prouvé, quoiqu'y ait des anges dans l'affaire.

JAËL. — Et Bethléem, tu as la preuve ?

JUDAS, *vivement.* — J'ai parlé avec le berger !

JAËL. — Quel berger ?

JUDAS. — Ce vieux tout blanc et tout tordu que tu as bien vu près des urnes, peut-être quatre-vingt-dix ans. Il tenait l'emploi de berger... Alors, y a juste trente ans de ça, fais attention, sauf que c'était pendant l'hiver... Je t'ai dit qu'il avait trente ans Jésus, quatre ans de plus que moi, c'est quelque chose, c'est pas grand'chose... Voilà que le vieux, déjà pas jeune, gardait les troupeaux une nuit d'hiver avec d'autres pâtres comme lui dans les champs et les collines, ils s'étaient groupés pour la nuit et dormir tout habillés au milieu de leurs moutons en s'abritant du vent d'ouest, très bien il m'a tout raconté, et c'était près de Bethléem ! *(Mystérieusement.)* Et un ange leur apparut !

JAËL. — Encore un ange !

JEANNE. — Peut-être le même.

JUDAS. — Peut-être un autre. Celui-là, il apportait rien, mais il annonçait un divin enfant à côté dans une étable de la montagne pour qu'ils aillent lui rendre hommage. Et chantait la milice céleste la gloire de Dieu dans les Hauts et qu'il veut que du bien aux hommes !

JAËL. — Qu'est ce que la milice céleste ?

JUDAS, *penaud.* — Le berger m'a pas expliqué.

JEANNE. — Mais il a entendu les chants ?

JAËL. — Et à l'étable il est allé ?

JUDAS. — Quand un ange te conseille quelque chose, c'est bien le moins que tu l'écoutes !

JEANNE. — Le berger a donc vu l'enfant ?

JUDAS. — Comme je te vois.

JAËL. — Et il se trouvait là aujourd'hui ?

JUDAS. — Depuis longtemps il est retiré en Galilée chez des petits-fils.

JAËL. — Et un bébé qui vient de naître, dans un garçon de trente ans c'est naturel qu'il le reconnaisse de suite, d'autant qu'y avait à boire.

JUDAS, *mécontent.* — Marie, il a reconnue !

JEANNE. — Il faut la prévenir, Marie, qu'on s'en va.

JUDAS, *songeur.* — Les gens qui s'en vont pas verront des choses !...

JAËL. — Dépêchons !

Judas se résigne à partir.

JUDAS, *avec regret.* — Enfin, ils m'ont bien promis de s'arrêter tous à la maison bientôt, quand ils passeront vers Jérusalem.

JEANNE. — Qui t'a promis ?

JUDAS. — Les disciples.

JEANNE. — Quels disciples ?

JUDAS. — De Jésus.

JAËL. — Il lui faut des disciples, maintenant ?

JUDAS. — Puisqu'il se lance comme prophète!

JAËL. — Tu crois qu'il en trouvera ?

JUDAS. — Il organise son équipe.

JEANNE. — J'espère qu'ils seront pas trop beaucoup, à la maison c'est pas immense.

JUDAS. — Il en veut douze, des disciples.

JAËL. — Pourquoi douze ?

JUDAS. — A cause des douze tribus.

JEANNE. — On tâchera d'en loger la plupart chez des voisins dans Gibéa. Chez le boucher, à côté, alors, c'est grand.

JUDAS. — Pour le moment il en a cinq ou six. Je les connais tous, bien entendu tu les as par là, et, depuis le miracle, fous ! Si tu les regardais causer, que peut-être un jour Jésus sera roi !

Jaël trouve qu'ils tardent à s'en aller.

JAËL. — Tu as bien remis les couvertures en place ?

Ils commencent à gagner vers la droite, Judas un peu en arrière.

JUDAS. — J'ai vu arriver le dernier, Barthélemy, ce matin, et s'engager dans l'équipe.

JAËL. — Tu pourrais enlever la bâche, certainement il pleuvra pas.

JUDAS. — Barthélemy refusait d'abord, il a même lâché une sottise, que rien de bon, d'après le proverbe, pouvait venir de Nazareth, il sait pas encore Bethléem. Et Jésus, alors, ce doux rire, cet air de grand qui pourrait se fâcher comme le Baptiste et qui pense qu'à se laisser aimer... Barthélemy émerveillé décide aussitôt de le suivre, et Jésus, comme il a fait aux autres, lui donne, en le serrant bien fort, le baiser d'amitié et d'honneur qui attache à lui jusqu'à la mort ses compagnons.

Judas s'est arrêté, rêvant...

JAËL. — Allons, penche pas la tête...

Il semble que quelque influence secrète et irrésistible retienne Judas.

JUDAS. — Ça me fait quelque chose, d'aller plus loin...

JEANNE, *plaisantant.* — Reste donc, Jaël sait conduire !

JUDAS. — De cet endroit on entend déjà pas les bruits de la noce, avec deux pas je verrai plus rien.

JEANNE. — Tu as dit adieu à tous les amis.

JUDAS. — Rester ? On me le proposait !

JEANNE. — Qui te l'a proposé ?

JAËL. — Jésus !

JUDAS. — Pas Jésus, lui m'a rien dit. Les disciples.

JAËL. — Alors ils sont fous pour de vrai !

JUDAS, *fier.* — Ils me proposaient même de tenir la bourse commune ! Dans sa famille on vous apprécie pas, les autres comprennent ce que vous valez.

JAËL, *riant.* — Tenir la bourse ? Ils sont bien fous !

JUDAS. — Peut-être parce que je sais assez bien lire, naturellement ça les a frappés.

JEANNE. — Ils t'ont proposé vraiment...?

JUDAS. — Mais la bourse, j'en voudrais pas. L'argent est pas trop mon affaire.

Surprise un peu peinée de Jeanne.

JEANNE. — Et sans la bourse, tu voudrais ?

JUDAS. — Les voilà donc cinq six maintenant, six sept places à prendre...

JEANNE. — Ils savent pas que tu es marié ?

JUDAS. — Pierre l'est bien !

JEANNE. — Que tu vis heureux dans ta maison ?

JUDAS. — Et Pierre a des enfants, sa belle-mère s'en occupera.

JAËL. — Tu as pas de belle-mère.

JUDAS. — Comme belle-mère j'ai toi ! Mais pas d'enfants, malheureusement.

JEANNE. — Tu tiens une boutique.

JUDAS. — Ils mènent leurs barques.

JEANNE. — Des pêcheurs, toi un artisan.

JUDAS. — Tous des ouvriers.

JEANNE. — Ils sont d'ici, chacun pourra continuer à voir les siens.

JUDAS. — Je vous verrais au moins une fois par an, pour la Pâque, à Gibéa.

Jeanne se tait, vaguement inquiète...

JAËL, *avec force.* — A Gibéa sont tes affaires.

JUDAS. — Avec ce qu'elles rendent ! Et à quoi je sers, si on regarde bien ? Tu tiens les comptes, vous faites le travail à la maison, la tapisserie ça va pour des femmes, et mes courses toujours tu répètes qu'elles aboutissent pas à grand'chose et coûtent plus qu'elles rapportent.

JEANNE. — Tu as des idées, on fera fortune.

JUDAS. — On ferait fortune plus vite, ministre je passerais, et y a pas meilleure idée, si Jésus devenait roi !

Jeanne est tremblante.

JEANNE. — Ce serait sérieux ? Tu y as pensé ?

Judas est embarrassé.

JUDAS. — Je dis pas que j'y ai pensé, mais sérieux, ça le serait !

JEANNE, *dont l'émotion croît.* — Tu te séparerais de nous ?

JUDAS. — Pour quelque temps...

JEANNE. — Jusqu'à la mort ?

JUDAS. — Le temps que Jésus se fasse roi et s'installe à Jérusalem, ça pourrait être pas bien long...

JEANNE. — C'est toi qui as dit : jusqu'à la mort.

JUDAS. — Moi, j'ai dit ça ?

JEANNE. — Pour Barthélemy.

JUDAS. — Jusqu'à la mort, façon de parler. Et pourquoi, après Jésus, moi je resterais pas ministre avec le roi son successeur ?

Douleur encore contenue de Jeanne.

JEANNE. — Quand nous sommes partis pour ces noces, je croyais que tu pensais surtout aux nôtres, en souvenir d'elles on est venus.

JUDAS. — Je pense qu'à ça et à vous deux, j'ai envie que nous réussissions.

Jeanne pousse un cri de douleur.

JEANNE. — Jaël ! Il va rester avec Jésus, comme il est allé au Baptiste !

Elle s'enfuit, fond centre, en sanglotant.

JAËL, *calme.* — Il est vite retourné du Baptiste !

SCÈNE II

JUDAS, JAËL

Jaël regarde son frère avec un air de réprobation, d'ailleurs tranquille.

JAËL. — C'est joli d'effrayer comme ça une femme comme la tienne !

JUDAS. — Elle voit que les choses gentilles, elle voit pas les importantes.

JAËL. — Ton foyer te suffit plus ?

JUDAS. — Vous considérez que le foyer ! Chaque printemps tu entends passer devant la porte en bas du jardin le peuple de Dieu qui monte au Temple pour jurer sa fidélité comme nos anciens depuis des siècles, moi j'y resterais à regarder sans bouger les deux trois jours qu'il passe, tu te déranges même pas de tes navettes !

JAËL. — Pour notre manger du lendemain.

JUDAS. — De toute la nation ils viennent, et des pays de dispersion, et ça chante les cantiques de chez nous, que nous possédions l'univers et saurons le reconquérir ! Et crevés de leur marche et fiers, dégouttants de sueurs dans la poussière et là-dessous l'air du bonheur, ils me méprisent, moi bien tranquille et toujours à la même place.

JAËL, *avec autorité.* — Qui est la tienne.

JUDAS. — A Jérusalem je connais le monde, on croiserait Caïphe dans une rue, je t'indiquerais : regarde-le Caïphe, et Hanan aussi son beau-père, l'ancien pontife plus malin qui mène tout sans avoir l'air... J'aurais pas crainte d'aller les trouver ! Qu'est ce qu'ils me diraient ?

JAËL, *se moquant.* — Je le vois pas bien !

JUDAS. — J'arrive que de ma banlieue, je suis pas intéressant.

JAËL. — Qu'est ce que tu leur dirais ?

JUDAS. — Eh bien, des commandes ! Pourquoi pas ? Il leur en faut, à eux, des tapis ! Quelle meilleure clientèle ?

JAËL, *goguenarde.* — Peut-être celle de Pilate ?

JUDAS, *vivement.* — L'an dernier, sans que tu t'en doutes, quand il traversait Gibéa et que du char il est descendu pour monter à cheval, je l'attendais derrière l'escorte venue au devant de lui, je m'avançais pour lui parler, les soldats romains m'ont pas laissé.

JAËL. — Tu m'avais pas avoué ça.

JUDAS. — Et j'aurais bien su quoi lui dire, quoiqu'à Césarée sur la mer, où il préfère mieux habiter, ça lui soit facile de recevoir les belles marchandises des païens de Tyr et de Sidon. Mais comme procurateur en Judée, il doit s'intéresser à nous un peu, et on l'a vu terrible les premiers temps, maintenant il s'est adouci et passe plus pour méchant homme... Je sais pas ce que lui m'aurait dit...

JAËL, *raillant.* — Evidemment, si tu était ministre...

JUDAS. — Ou disciple d'un grand phophète... Alors, si, pour quelques années...

JAËL. — Ça te reprend ?

Jaël commence à être un peu frappée de cette idée qui semble s'installer en Judas...

JUDAS, *suivant cette idée avec prudence.* — Nos affaires sont pas très brillantes, on se plaint par habitude, mais elles marchent à peu près...

Jaël le regarde.

JAËL, *froidement.* — Oui, à peu près...

JUDAS. — Sans moi, vous vous arrangeriez encore...

JAËL. — Ça ferait même une bouche de moins.

JUDAS. — Je vous demanderais jamais d'argent.

JAËL, *vivement.* — Il manquerait que ça !

JUDAS, *câlin.* — Maintenant déjà, pour le début et pas me présenter la ceinture trop vide comme si je venais me faire entretenir, j'aurais besoin de presque rien...

Etonnement et protestation de Jaël.

JAËL. — De quelque chose tout de même ?

JUDAS, *insinuant.* — Il t'en reste, sur ce que tu avais pris pour le voyage ?

JAËL. — Pas beaucoup.

JUDAS. — Quoi ? Deux cents deniers ?

JAËL. — J'avais pas pris tant !

JUDAS. — Combien qu'il te reste ?

JAËL. — De quoi rentrer.

JUDAS. — Une centaine ?

JAËL. — Une soixantaine, et encore !

Judas cligne timidement de l'œil.

JUDAS. — Tu me donnerais une moitié, avec l'autre vous pourriez rentrer...

Temps.

JAËL, *nettement.* — Et pour trouver quoi, moi et Jeanne ?

JUDAS. — Ce qu'on a laissé, donc. C'est quelque chose !

JAËL. — Tu veux me le dire ?

JUDAS, *chaleureux.* — Et ce serait tellement beau si le Seigneur, prenant en pitié à la fin, après tant d'exils et d'épreuves, la misère de son peuple loyal et l'auguste race de David...!

JAËL, *l'interrompant, pratique.* — Ce qu'on a laissé, tu le sais ?

JUDAS. — Peut-être moins que toi, mais un petit commerce, ça je le sais, que vous pouvez mener très bien vous deux et qui demande qu'à prospérer.

JAËL, *vaguement.* — Tu crois ?

JUDAS, *avec feu.* — Et toi tu crois pas que si ce Jésus-là était le Messie tout de même...? Enfin, le Messie, il viendra ! Et d'abord ce vrai fils de Dieu aura l'air comme un autre homme ! Pourquoi pas celui-ci, après tout, déjà qu'il sort de Bethléem ?

Jaël va s'expliquer.

JAËL. — A Gibéa...

Mais Judas a enfin remarqué l'air évasif et mélancolique de sa sœur. Il interrompt Jaël.

JUDAS, *soucieux.* — Ça irait donc pas beaucoup nos affaires, à Gibéa ?

JAËL. — Depuis que tu parles que de ce voyage, je voulais pas te le gâter. Je t'aurais averti plus tôt que plus tard.

Inquiétude de Judas.

JUDAS. — Ça irait mal ?

JAËL. — On se fait pas tout de suite une clientèle dans un nouveau pays, et le déménagement avait coûté gros, l'installation.

JUDAS. — Ça irait pas ?

Jaël se décide à tout dire.

JAËL, *avec éclat.* — Faut besogner dur, remonter le courant, et un peu de chance, ou fermer boutique !

JUDAS, *saisi.* — Fermer !

JAËL. — Et je demanderai pas qu'on m'y force, toi tu restes dans la Galilée, moi je t'apprends que je resterai pas à Gibéa, je repars chez nous.

Judas n'est pas très fier de lui.

JUDAS. — Et Jeanne ?

JAËL. — Bien sûr que je l'emmènerai Jeanne, qu'est ce qu'elle deviendrait seule si petite ? Tu sauras où nous trouver quand tu passeras ministre. Ce sera où je t'ai fait grandir, sans personne, en travaillant.

Gêne de Judas.

JUDAS. — Tu m'en veux que je t'abandonne ?

Sérénité de Jaël.

JAËL. — Je craignais bien que je te perdrais un jour, j'aurais pu te perdre plus tôt. J'ai fait ça, moi j'étais heureuse, parce que tu gardais au monde que moi, que tu avais pas seulement connu notre père, et notre mère presque pas, malade depuis ta naissance. Je t'ai soigné autant comme j'ai pu. Et ça se sent naturellement, c'est ma faute mais j'y puis rien, que tu as été élevé que par une femme, et qui était pas sévère beaucoup.

Judas confus et attendri.

JUDAS. — Je t'ai empêchée de te marier.

JAËL. — J'y ai jamais songé seulement !

JUDAS. — Même pas aujourd'hui, Jaël, pendant cette fête et tant de chansons ?

JAËL. — Y a bien eu le corroyeur, à Kerioth, j'y ai répondu : Tu veux me donner un enfant, et celui-là ? Il est tout donné...

Judas penche la tête...

JUDAS. — C'est vrai que notre père a pas pu me voir, trop vieux qu'il était, et il disait, comme tu m'as répété plus d'une fois, qu'avec toi ça lui faisait assez... La mère, elle m'a vu un peu, mais d'elle je me souviens de rien, sauf qu'elle avait l'air triste toujours en me regardant...

JAËL, *largement.* — Moi, je te tenais bien à plat sur mon giron, et d'abord tu étais si petit que tu dépassais pas mes jambes d'aucun côté. Quand tu les as dépassées peu à peu, je continuais à te tenir. Tu les dépassais de plus en plus, tu t'allongeais, ça faisait rien. Déjà trop grand, je t'y ai tenu, j'avais tellement l'habitude, je crois que je te tiendrais encore... *(S'écartant de Judas.)* Tu as jamais fait que ce que tu as voulu. Ce que tu veux, tu peux le faire, quant à moi, et aller avec ton Messie. Quant à Jeanne, tu te débrouilleras.

Temps.

JUDAS, *un peu piteux.* — Je te dis pas que ce serait le Messie !

JAËL. — C'est dommage que tu as pas un bébé, moi je recommencerais bien.

JUDAS. — Peut-être qu'il finira par m'en venir un !

JAËL. — Peut-être que les ministres les font de loin !

Temps.

JUDAS, *fort piteux.* — On raconte que Jésus serait du sang de David, j'y ai pas été voir.

JAËL. — Mais le berger ?

JUDAS. — A quatre-vingt-dix ans on sait pas trop ce qu'on dit.

Regard narquois de Jaël à son frère.

JAËL. — Quelquefois ça commence plus tôt...

Judas, troublé, comme dégrisé, regarde vaguement autour de lui.

JUDAS. — Je me demande ce qui m'a traversé la tête... *(Brusquement.)* Ecoute, je vais atteler !

JAËL, *heureuse.* — Pas tout de suite !

JUDAS, *avec éclat.* — Tout de suite ! Y a plus rien ici pour moi !

JAËL. — Y a ta femme qui se désole sous un arbre dans ce coin.

Embarras de Judas.

JUDAS. — Appelle la, Jeanne.

JAËL. — Tu oses pas ?

JUDAS. — Non.

JAËL. — Elle viendrait bien, elle est que trop bonne !

JUDAS. — Toi.

Jaël va un peu vers le fond.

JAËL, *appelant.* — Jeanne !

SCÈNE III

JUDAS, JAËL, JEANNE

Jeanne reparaît, angoissée.

JEANNE. — Jaël ?

JAËL. — Tiens, reprends le, ton imbécile !

Jeanne dans les bras de Judas.

JEANNE, *tendrement.* — Tu m'avais jamais fait de peine !

JUDAS. — Ce pays est trop bleu...

JAËL, *riant.* — Son vin trop rouge...

JUDAS. — Jésus a un sourire si tendre...

JAËL, *montrant Jeanne.* — Et ce sourire, qui est à toi ?

JEANNE. — Qu'aurais tu fait là-dedans, mon pauvre homme ?

JUDAS. — C'était pas du tout mon affaire... Et puis, les comptes, tu me vois ?

JAËL. — Ça, c'était le drôle de la chose.

JUDAS. — Nous trois on vit contents.

JEANNE, *montrant Jaël.* — Il a fallu qu'elle te le montre ?

Judas embêté, délivré, penaud.

JUDAS. — Quelquefois on dit des bêtises, ça prouve pas qu'on les ferait...

Il sort par la droite. Il va atteler.

JAËL, *à Judas qui disparaît.* — Préviens Marie !

SCÈNE IV

JEANNE, JAËL

JEANNE, *avec chaleur.* — Je saurai pas te payer de cela.

JAËL. — Tu me dois rien. *(Profondément.)* Je te devais.

JEANNE. — Il faudrait que je t'aime davantage, je t'aimais déjà tellement !

JAËL. — Quand on est parti pour Gibéa après ta première année et que vous m'avez pas quittée à Kerioth...

JEANNE, *protestant.* — Tu craignais qu'on t'y quitterait ?

JAËL — J'ai senti, je m'en rendais pas compte avant, que si vous m'aviez pas amenée avec vous, moi, sans maladie ni souffrance, mais les bras découragés, toute vide dans l'existence, bien simplement je serais morte, et bien délivrée, de mourir !... Cette fois-là tu as pris mon cœur.

JEANNE. — Cette fois-là j'ai rien fait de spécial, ton cœur je pensais l'avoir déjà.

JAËL. — Mon frère, tu vois, ou mon enfant, j'ai oublié lequel des deux, c'est les deux, je saurais plus me passer de l'entendre pas loin, depuis trop longtemps accoutumée.

JEANNE, *gaiement.* — Et moi, tu t'en passerais facilement !

JAËL, *attendrie.* — Ma Jeanne...

JEANNE. — Ma Jeanne tant que tu voudras ! Tu t'en moquerais bien de cette Jeanne pourvu que lui te demeure. Mais si mon homme est ton enfant, tu me donnes pas tout mon compte. Ma grande sœur, je serais donc pas ta fille aussi ?

JAËL. — Ma petite sœur, je suis ta maman.

JEANNE. — Je t'aime.

Temps. Emotion.

JAËL, *simplement.* — Un jour tu me l'as laissé, aujourd'hui je te le rapporte.

Quelqu'un vient à travers les feuillages.

JEANNE. — C'est lui qui revient ?

JAËL. — C'est Marie.

SCÈNE V

MARIE, JEANNE, JAËL

Marie paraît, fiévreuse, désolée, frémissante.

JAËL, *à Marie.* — Tu as vu mon frère ?

MARIE. — Non.

JEANNE. — Nous repartons. Tu viens avec nous ?

MARIE, *vivement.* — Oh oui ! Vite !

JEANNE. — Le temps qu'il prépare la carriole.

Marie se tait, douloureuse, agitée.

JAËL, *avec bonté.* — Tu as du gros chagrin ?

JEANNE, *doucement.* — C'était peut-être pas si malhonnête ce qu'il t'a répliqué Jésus, lui voulait pas faire le malhonnête. Tu étais si fière de lui ces derniers jours, il peut bien aussi être un peu fier, ébloui de monter d'un coup tellement au-dessus des autres ! *(Geste tristement modeste de Marie.)* C'est pas qu'on t'envie, on te plaint plutôt, on se préfère tels qu'on est.

MARIE, *douloureusement.* — Voilà les adieux qu'il me laissera, maintenant je ne le verrai plus.

JAËL. — Attends pour te désespérer, c'est pas encore tout à fait sûr qu'il se lance comme prophète !

JEANNE. — Nous avons bien eu peur, nous deux, de quelque chose de ce genre.

JAËL, *à Marie.* — Son mari voulait accompagner Jésus comme disciple.

JEANNE, *ravie.* — Et c'est nous qu'il accompagne.

MARIE, *souriant.* — Et tu es heureuse ?

JEANNE, *émue.* — Dans ta peine tu me souris !

MARIE. — Réponds.

JEANNE, *hésitant, s'en allant vite.* — J'ai honte...

SCÈNE VI

MARIE, JAËL

JAËL. — Que vas tu faire ?

MARIE. — Je ne sais pas.

JAËL. — Tu t'ennuieras pas à Nazareth ?

MARIE, *avec effroi.* — Je ne veux plus de Nazareth !

JAËL. — Puisque tu as des parents ici, à ta place je m'y fixerais, ça te ferait de la compagnie.

MARIE. — Je réfléchirai...

JAËL. — Et ça te faciliterait de voir ton fils de loin en loin.

MARIE. — Il ne prêchera pas toujours ici, un prophète doit vivre à Jérusalem.

JAËL. — Tu l'y trouveras une fois par an, lorsque tu monteras au Temple.

MARIE, *amèrement.* — Une fois par an !

JAËL. — A Jérusalem tu connaîtrais personne d'ami pour t'héberger ?

MARIE. — Non.

Une idée vient à Jaël.

JAËL. — Si tu venais loger chez nous ? C'est tout près.

MARIE, *surprise.* — Chez vous ?

JAËL. — Je te prétends pas la maison bien grande, mais on est que trois personnes, on serait qu'une de plus, et tu nous porteras bonheur.

MARIE, *touchée, hésitante.* — Jaël !

JAËL. — Tu verrais Jésus tant que tu voudrais. A une heure des remparts ! Du jardin, comme si tu les touchais ! Et les quatre-vingt-dix tours, les dômes, la Citadelle, de quoi te régaler les yeux ! Tu te dirais que ton petit est à ses affaires là-dedans.

MARIE, *avec gratitude.* — Tu es bonne.

JAËL. — On est peut-être pas de mauvaises gens, mais surtout je me rends compte, parce que j'ai craint la même peine que toi.

MARIE, *hochant la tête.* — La même peine...

JAËL, *fermement.* — Tout pareil !

Temps.

MARIE. — Nous en parlerons dans la carriole.

Jésus paraît au fond.

JAËL, *cordialement.* — Voilà le fils qui cherche après toi, allons, il est pas si farouche !

Elle laisse Marie avec son fils.

SCÈNE VII

JÉSUS, MARIE, JUDAS, un instant.

Marie est tremblante.

MARIE. — Rien de commun entre toi et moi !

JÉSUS, *attristé et tendre.* — Tu as eu du chagrin ? J'en avais.

MARIE. — Je n'ai vu que de la colère...

JÉSUS. — C'était de la peine, à ma façon...

MARIE. — Rien de commun !

JÉSUS, *très tendrement.* — Une peine qui me hantait comme à présent ce mot te hante, tandis que je me mêlais de mon mieux à la gentille gaieté qui nous entourait... C'est trop vrai, et tu le savais comme moi, qu'une fois ma mission déclarée, il resterait entre nous, forcément, beaucoup moins de choses communes, que la chère existence à deux, dans notre maison ignorée, devrait prendre fin. D'un jour à l'autre nous nous séparerions... Je me disais : pas aujourd'hui !... Un peu de temps encore !... Mais quand tu réclames un prodige, comment cacher, si je le fais, que ton fils est le Fils de Dieu ? Alors tout sera commencé... J'ai hésité, avec de rudes apparences dont il ne faut pas te souvenir... Et j'ai décidé qu'il serait bien, puisque mon heure approchait, que, même en avançant cette heure, j'inaugure mon vrai destin en t'obéissant pour la dernière fois.

MARIE, *consolée.* — C'était donc de la peine que cachait ta colère ?

JÉSUS. — C'était ma tendresse, qui souffrait.

MARIE, *heureuse.* — Pouvais je me douter que c'était ta tendresse...?

Sourcils froncés anxieusement, inquiétude de Jésus.

JÉSUS. — Si je ne t'avais pas expliqué...?

MARIE. — J'aurais tourné sans répit dans ma tête cette amertume.

JÉSUS. — Tu ne te serais pas rappelé notre intimité de Nazareth ?

MARIE. — Je ne pense qu'à ce bonheur fini.

Trouble et tristesse de Jésus.

JÉSUS. — Pourtant je ne pourrai pas expliquer toutes les choses...

MARIE. — Que n'ai je été simplement une mère comme les autres !

JÉSUS, *vivement.* — Je t'aurais plus vite laissée !

Marie, assise, l'attire près d'elle.

MARIE. — Mets toi bien près, comme à Nazareth.

Jésus aux genoux de Marie.

JÉSUS, *tendrement.* — Pendant trente ans je te rejoignais pour les repas et les prières, et le long des journées tu entendais de ta chambre le grincement de mes outils dans l'atelier.

MARIE. — Comme cela aura passé !

JÉSUS. — A tes genoux j'ai goûté un délice qu'ignorent les anges, les caresses d'une maman.

MARIE. — J'étais heureuse plus que toi.

Jésus se lève, l'œil étincelant, l'air grave et fier.

JÉSUS. — Aujourd'hui mon Père, là haut, me fait signe ! Ma mère d'ici bas, il ne s'agit plus de douleurs ni de douceurs qui ne seraient que nôtres. La misère du monde attend, le Ciel ému est en prières. L'espoir de Dieu repose sur ma tête. Laisse moi ! Je pars à la rencontre du vieux malheur qui pèse sur les hommes, pour l'abolir au nom de l'Eternel.

MARIE. — Que je te sens déjà loin !

JÉSUS, *se repenchant sur elle.* — Mais j'ai vécu à tes côtés comme ton enfant, et longtemps je t'aurai

nourrie par le travail de ces mains qui ont la forme des tiennes, et qui portent le salut de l'avenir.

MARIE. — Elles brûlent ! Retourne toi vers moi. Je n'essaie pas de te retenir. Mais tu es rentré fiévreux de tes quarante jours au désert, de ce jeûne... Et le climat du lac risque de t'affaiblir encore, tu n'as vécu que dans nos montagnes. Prends garde à la fraîcheur des soirs. Pense à ta santé, elle te sera bien nécessaire. Tu as mangé avec plaisir, aujourd'hui ? *(Humblement.)* J'aimerais que tu retardes un peu ce grand effort, que tu prennes d'abord du repos. Tu pourrais, si tu voulais. Tant que la mission du Baptiste continue...

JÉSUS, *amèrement.* — Le Baptiste est en prison !

Effroi de Marie.

MARIE. — On ne te mettra pas en prison ?

Elle le conseille, comme un enfant, comme autrefois.

Sois très prudent ! Tu te fâches quelquefois, comme le Baptiste. Regarde ce qui vient de lui arriver.

Sois patient. On ne te comprend pas toujours tout de suite.

De nouveau cette inquiétude de Jésus...

JÉSUS, *anxieux.* — Ah ?

MARIE. — Regarde ce qui vient de m'arriver. Il ne faudra pas t'imaginer qu'on y apporte de la mauvaise volonté. J'en apportais ? Et moi, je sais Qui tu représentes. Aux autres tu devras le révéler. Place toi bien à leur niveau. Tu partageais leur misère, n'oublie pas qu'elle les rend craintifs.

JÉSUS. — Je leur dirai de ne plus craindre, car Dieu est bon.

MARIE. — Ils ont l'habitude d'un Dieu sévère.

JÉSUS. — J'annonce que sa justice prend fin, et que sa miséricorde commence.

MARIE. — On y croira ?

JÉSUS. — Quand je me suis fait homme pour le proclamer !

MARIE. — On prendra confiance ?

JÉSUS. — Aux seuls ingrats qui refuseraient leur confiance, Dieu refusera sa bonté.

Appréhensions de Marie.

Judas paraît au fond, venant chercher Marie, et, discrètement, il hésite à s'avancer.

MARIE. — Mais si des apparences... rudes...?

JÉSUS. — Tout ce qui est rude sera doux.

MARIE. — Malgré les pires apparences ?

JÉSUS. — J'aurai prononcé les paroles, à ceux qui les entendront je rouvre le Paradis.

Judas s'avance un peu.

MARIE. — Si on ne les entend pas tout de suite ?

Judas s'avance encore, puis s'arrête. Marie se retourne un peu et l'aperçoit, mais vaguement. Elle rêve, les yeux au ciel.

JÉSUS. — Que vois tu ?

MARIE. — Plus d'étoiles que je n'en puis compter.

JÉSUS. — Et il y en a beaucoup plus que tes yeux n'en peuvent voir, beaucoup plus que n'en distinguent, avec leurs longs instruments, les astronomes de Chaldée. On en découvrira sans cesse, mais toutes sont là, brillantes ou secrètes, depuis la Création.

Marie, l'air incertain, sent derrière cela une signification qui lui échappe, voudrait comprendre, craint que d'autres, désormais, ne comprennent pas non plus un langage trop haut, désirerait que Jésus se mît à leur portée...

MARIE. — Montre moi le royaume des Cieux dans une lumière plus modeste, par des choses de chaque jour.

Judas, renonçant à les déranger, fait demi-tour, s'éloigne peu à peu pendant la réplique suivante, qu'il lui sera pourtant possible d'entendre, qu'il écoute, visiblement. Il aura disparu, à gauche, quand la réplique prendra fin.

JÉSUS. — Le royaume des Cieux ressemble à une lampe que le maître d'une maison, partant de bonne heure en voyage, allumerait dès le matin. Tandis qu'il s'éloigne sur la route, chacun s'étonne et s'interroge. A quoi ce feu va t'il servir dans la clarté de midi ?... Peu à peu, quand les ombres tombent avec les terreurs des nuits, son éclat monte et rassure. Et ceux qui, surpris par l'obscurité, n'auraient pas trouvé la lampe ni l'huile pour la remplir, songent que le maître fut sage et comprennent qu'il les aimait.

Marie voudrait parler, questionner encore, retenir son fils. Du geste il l'arrête, en s'écartant d'elle.

Ne questionne plus. Voilà que tu en sais autant que moi, presque. Mon Père, qui est plus grand que moi et dont je fais la volonté, ne m'a pas livré tous ses secrets.*

Jésus continue à s'éloigner.

MARIE, *pleurant.* — Pars lentement !

JÉSUS, *s'arrêtant.* — Tu pleures ?

MARIE, *déchirée.* — Il me semble qu'une seconde fois je te mets au monde !

JÉSUS. — Mère, commence cet espoir qu'après moi tu auras à répandre !

Marie l'a rejoint.

MARIE. — Je voudrais rester près de toi quelques jours encore.

JÉSUS. — Je me présente dès demain à mon peuple.

MARIE. — Où seras tu, demain ?

JÉSUS. — A Capharnaüm, chez Simon-Pierre.

MARIE. — Tu n'iras pas bientôt à Jérusalem ?

JÉSUS. — Il faut que je commence par me faire connaître ici, dans les foules de Jérusalem je serais perdu.

MARIE. — Si tu y habitais, je te verrais facilement.

JÉSUS. — Pourquoi ?

MARIE. — Je me logerai à Gibéa peut-être, je ne serais qu'à une heure de la Ville, chez les braves gens de Kerioth qui m'ont amenée, et me ramènent.

A ce mot de Kerioth *Jésus a eu un mouvement très net, et s'est retourné vers sa mère vivement.*

JÉSUS. — De Kerioth ?

Surprise de Marie.

MARIE. — Tu ne veux pas ?

Jésus réfléchit. Il redescend vers Marie.

JÉSUS. — Tu serais contente de passer quelques jours avec moi chez Pierre ?

MARIE, *joyeuse.* — Tu veux ?

SCÈNE VIII

JUDAS, MARIE, JÉSUS

Cette fois Judas entre délibérément.

JUDAS, *amicalement.* — Marie, la carriole est prête, Jaël et Jeanne ont bouclé tous les paquets, le tien par la même occasion, alors, ma foi, elles s'impatientent, on a un fameux parcours devant nous, il fera bon rouler, la nuit est belle, dans deux heures je te dépose chez toi, tu auras qu'à te coucher.

* Cf. Marc, XIII, 32 : Pour ce qui est de ce jour et de cette heure, nul ne les connaît, ni les anges dans le ciel, ni le Fils, mais le Père seul.

Judas regardait d'abord Marie, puis, tandis qu'il continuait à lui parler, ses yeux, comme fascinés, se fixent sur Jésus, ne peuvent s'en détacher. Jésus est détourné, immobile, muet.

MARIE, *ravie.* — Je ne viens pas !

JUDAS. — Tu avais promis !

MARIE. — Dis leur qu'elles ne m'en veuillent pas, que je me souviendrai de leur pitié, qu'une fois ou l'autre elles me reverront.

JUDAS, *s'inclinant.* — A ton gré !

MARIE. — Pardonne aussi. *(Avec bonheur.)* Mon fils me garde !

JUDAS. — Tu as qu'à redéfaire ton paquet.

MARIE. — J'y vais, je leur souhaiterai bon voyage.

Elle sort. Jésus n'a pas bougé. Judas se dirige lentement vers la gauche, se retournant parfois pour regarder Jésus, avec des yeux toujours fascinés... Brusquement, il s'arrête, et fait face à Jésus.

SCÈNE IX

JUDAS, JÉSUS

JUDAS, *avec éclat.* — Maître !

Jésus le regarde.

JÉSUS. — Que me veux-tu ?

Judas va vers Jésus.

JUDAS. — Je m'offre à toi pour un disciple !

Jésus a un geste vers le fond gauche.

JÉSUS. — Tu abandonnes ta famille ?

JUDAS. — Comme ils font ceux que tu as déjà. C'est eux qui m'ont proposé, mais c'était bien mon idée à moi. Ils me l'ont proposé beaucoup, ça doit pas être tellement commode d'en trouver toute une douzaine disposés pour l'amour de toi à plus regarder derrière eux. Tu aurais à recruter que quatre cinq autres, j'estime que je te rends service. *(Ravi, faraud, sûr de faire plaisir.)* Tu dis non ?

JÉSUS, *calme.* — Je ne le dis pas.

Ce manque d'empressement déconcerte Judas.

JUDAS. — Tu dis pas trop oui... Moi, il me semble que ça sera très bien, que tu auras de la satisfaction avec moi, au moins autant comme avec les camarades. Des gens de la mer, des pêcheurs, moi, un artisan comme toi, et un montagnard aussi, puisque tu es de Nazareth, et même des Judéens tous les deux, y aurait que nous, puisque tu sors en réalité de Bethléem, le berger m'a bien raconté... Bethléem, je le connais, je l'ai traversé plus d'une fois, et sans doute j'ai passé sûrement près de cette grotte qu'il me parlait le vieux... Nous pourrions causer de notre pays.

Temps.

JÉSUS. — Tu sais ce que tu auras à faire ?

JUDAS, *vivement.* — Ce que tu voudras, je ferai. J'ai envie que de te suivre, et que tu sois ravi que je t'accompagne, en m'embrassant comme Barthélemy. Et encore, si tu le désires, les disciples insistaient que ce soit moi qui se charge de la bourse, moi j'y aurais pas tenu plus que ça, c'est pas que je sois paresseux, y a des choses qu'on préfère mieux et d'autres, mais si ça t'arrange, c'est entendu. Pour ma famille, t'inquiète pas, je lui occasionnais plutôt une dépense. Quand même je crois qu'elle m'aimait assez, parce que je suis complaisant et dévoué, elle passait donc sur mes défauts, tout le monde en a des défauts, et près de toi on se corrigera forcément.

Jésus fait un pas vers Judas.

JÉSUS. — Embrasse moi.

Il embrasse Judas sur la joue, mais avec un si petit sourire que Judas, l'air déconfit, les bras pendants, se laisse faire sans réagir.

JUDAS. — Mais tu as pas l'air si enchanté de me prendre... Je m'attendais que tu me complimentes... Pour Barthélemy je t'ai vu, comme tu riais en le recevant. Et moi je te lance aucune sottise... J'ai été tellement étonné que j'ai pas pensé seulement à te rendre ton baiser. Tu permets que je te le rende ?

JÉSUS. — Oui.

Mais il ne bouge pas.

JUDAS, *penaud, hésitant.* — Tu me tends pas les bras...

Temps.

Pas maintenant, alors ?

Temps.

Une autre fois ?

Il est resté à quelques pas de Jésus...
Il ne sait que faire...
Il ne comprend pas.
Il a un faible geste résigné.
Jésus regarde, au loin, on ne sait quoi...

RIDEAU

ACTE II

TRAHISON DE JUDAS

A Jérusalem, dans la nuit du 13 au 14 nisan, ou du 2 au 3 avril 33 : du Jeudi au Vendredi Saints.

Sur la terrasse de la Tour Antonia, c'est-à-dire de la Citadelle qui sert de résidence à Pilate pendant ses brefs séjours à Jérusalem. Trois entrées : au fond gauche, on arrive de la Ville, d'en bas, du poste de garde ; au fond droit, on va vers des jardins suspendus, invisibles ; au premier plan droit, une haute porte est celle de l'appartement personnel, bâti sur la terrasse, de Pilate. La terrasse domine toute la Ville, et la campagne.

Au fond, aussitôt au-dessous d'elle, le splendide Temple (dans lequel la Tour est enclavée) dont les dômes et les toits luisent vaguement dans la nuit claire, et rutileront au lever du soleil. Des clartés roses montent des flambeaux du Parvis.

Dans la pénombre transparente on distingue, à très courte distance, deux petites croupes : l'une, à droite, boisée, le mont des Oliviers ; l'autre, à gauche, nue, le Calvaire. Une route blanche part, au fond, vers le Nord, la Samarie, la Galilée.

Des lampadaires éclairent la terrasse.

SCÈNE PREMIÈRE

HANAN, CAÏPHE, BARNABÉ, NICOLAS

Barnabé est richement vêtu, Caïphe et Hanan somptueusement, Nicolas de façon modeste. Ils attendent. Hanan un peu à l'écart.

BARNABÉ, *aigrement.* — Le procurateur s'amuse à nous faire attendre.

CAIPHE, *souriant.* — Avouons que l'heure est un peu tardive.

BARNABÉ, *vivement.* — Mais Pilate, quand il se trouve ici pour la Pâque, reçoit à n'importe quelle heure n'importe qui !

NICOLAS, *avec rancœur.* — Il passe assez peu de temps à Jérusalem !

CAIPHE, *calme.* — De Césarée il nous laisse tranquilles.

BARNABÉ, *modestement.* — Je ne me plains pas pour nous, *(Nicolas et lui.)* Caïphe. Je ne suis qu'un Ancien parmi les autres.

CAIPHE, *aimable.* — Barnabé, ne crains pas que j'oublie ton importance, ta piété.

NICOLAS. — Je ne suis qu'un modeste docteur de la Loi.

CAIPHE. — Je t'envie, Nicolas, de ne vivre que dans notre Loi et pour elle, et ta présence va grandement nous servir.

BARNABÉ, *désignant Hanan avec respect.* — Mais lorsque Hanan lui-même, le doyen illustre de nos Pontifes...

HANAN, *bonhomme.* — Ne t'occupe pas trop d'un vieil homme inutile, je me borne à accompagner mon gendre.

BARNABÉ, *désignant Caïphe.* — Lorsque le grand-prêtre se fait annoncer...

CAIPHE, *conciliant.* — Du moins nous sommes sûrs qu'à pareille heure personne ne viendra plus demander le procurateur, c'est à dire nous déranger.

Temps.

NICOLAS. — Il n'est peut-être pas fâché non plus de montrer, en prolongeant son souper avec Hérode, que la réconciliation est complète.

CAIPHE, *avec bonne humeur.* — Qu'il le prolonge, son souper ! Chez moi le Sanhédrin siège en permanence, et ces sages de la nation veilleront la nuit entière, ayant fait ce qu'il fallait, et résolus à le compléter.

BARNABÉ. — Qu'il mange et boive ! Il arrivera avec un teint échauffé, une cervelle alourdie...

CAIPHE. — Qu'il se réconcilie avec qui il voudra ! *(A Barnabé et Nicolas, avec satisfaction.)* Devant lui notre réconciliation vient de se faire. *(Montrant Barnabé et Nicolas.)* Des Pharisiens ! *(Montrant Hanan et lui-même.)* Des Sadducéens ! *(Il hausse cordialement les épaules.)* Nos querelles ont trop charmé Pilate, que notre entente frappera.

HANAN, *s'avançant, plein d'autorité.* — Et plus que jamais ne sentez vous pas sa nécessité, sa profondeur, en ces anniversaires qui nous rappellent notre gloire perdue, et de cette tour romaine, enclavée dans notre Temple et le dominant, dominant la Ville sacrée, dominant au loin nos campagnes que souille, pour nos fautes Dieu l'a permis, l'ombre des aigles d'Occident ? Barnabé, tu étais déjà venu sur cette terrasse peut-être ? Nicolas, tu y étais venu ? Mes amis, reconnaissez vous ! *(Grand geste vers tous les horizons.)* C'est votre capitale et le centre de l'univers, *(Geste vers le fond immédiat.)* l'Arche sainte brille sous ce dôme, *(Geste vers le fond lointain.)* par ces routes nos pèlerins arrivent innombrables et repartiront, *(Geste vers la droite.)* derrière les Oliviers vers le Jourdain, *(Geste vers la gauche.)* à droite du Golgotha vers la Samarie, la Galilée. Regardez bien, *(Geste vers le Parvis, au fond et en bas.)* ... aux flambeaux du Parvis ! C'est notre terre, que l'Eternel a promis de nous rendre, et que nous devons maintenir digne de Lui.

Hanan, les ayant tous bien dévisagés, reprend sa place écartée.

BARNABÉ, *à Caïphe.* — Crois tu que le procurateur s'attende...?

CAIPHE. — N'espérons pas surprendre un homme qui est toujours sur ses gardes, et particulièrement en ces anniversaires qui remplissent la Ville de foules et de souvenirs.

NICOLAS. — S'il soulevait des difficultés...

BARNABÉ, *à Caïphe.* — Tu en prévois ?

CAIPHE. — Pilate a beaucoup changé, depuis ses débuts maladroits et cruels que Rome, devant nos protestations unanimes, désavoua sévèrement... Au fond, c'est surtout un chef de guerre, et quand il s'agit de verser un peu de sang ailleurs qu'en bataille rangée, personne de plus timide qu'un soldat égaré dans la politique.

NICOLAS. — Il sait bien que chaque année, à cette époque...

CAIPHE. — Il vient déjà d'approuver deux sentences, presque trois. Mais contre des voleurs, un assassin.

BARNABÉ. — Ce genre de racaille n'intéresse pas Dieu.

CAIPHE. — Que font les choses de Dieu à un païen ?

NICOLAS, *avec rancœur.* — Et celui-ci nous méprise.

CAIPHE. — Il ne nous comprend guère, tandis que nous lisons très bien sur cette face rase où se marque le moindre sourire.

NICOLAS. — Il est hautain, emporté.

CAIPHE. — Il est de l'Occident, il en garde la brutalité, la logique anguleuse, l'ignorance de ce que nous sommes, et que nous étions depuis si longtemps quand il n'y avait encore, aux rives du Tibre, que des pâtres sur les sept collines.

BARNABÉ, *violemment.* — Et ce barbare nous méprise !

CAIPHE. — Il nous craint aussi. Il a peu de faveur auprès de Tibère. Malgré les facilités que son poste lui donne, et ses prédécesseurs ne se gênaient pas, il n'est pas riche, étant scrupuleux. Il dépend du légat impérial de Syrie, lequel n'aime pas du tout les histoires. Sa jolie femme est très ambitieuse... Ils ont un garçon et une fille, dont l'avenir dépend de la carrière paternelle... Lui n'a pas quarante ans.

BARNABÉ. — Il ne va risquer de se compromettre en l'honneur d'un fou que suivent douze imbéciles !

NICOLAS. — Toute la canaille est pour ce vagabond.

CAIPHE. — Pas toute.

HANAN, *de loin.* — Et elle change vite.

NICOLAS. — Vous avez vu le triomphe qu'elle lui a fait dimanche à Bethphagé !

CAIPHE. — Dans un faubourg ! On agitait quelques rameaux... Enfin, je n'estimerais pas le procureur trop redoutable, si nous avions du temps pour le convaincre. Par malheur nous n'en avons pas.

HANAN, *s'avançant.* — Nous en avons d'autant moins qu'il ne s'agit pas seulement d'une ratification à obtenir. La nuit avance. Tout doit être fini avant le coucher du soleil. Tenons nous l'homme ? Il faut l'arrêter à la première heure du matin ou, les fêtes ayant commencé, l'occasion est perdue. Pour le saisir nous avons besoin de la troupe romaine, surtout si on ne le trouve pas seul, et de la police romaine pour le découvrir.

NICOLAS. — Il était à Jérusalem dans l'après-midi, je l'ai vu sous le portique de Salomon.

HANAN. — Mais en ce moment ?

NICOLAS. — Il a couché à Béthanie, *(Geste vers la droite.)* les nuits dernières.

HANAN. — Mais cette nuit ?

BARNABÉ. — Des cavaliers occuperaient Béthanie en un quart d'heure.

NICOLAS. — Il ne peut pas être bien loin.

HANAN. — Mais de quel côté ? Vers la Galilée ? Vers le Jourdain ? Et il va vite, avec son pas de chemineau. Nous avons besoin de cavaliers lancés d'urgence sur toutes les routes. Et il est habitué à fuir, à disparaître, il flaire le danger avec une finesse de gibier.

Temps. Hanan a repris de nouveau sa place discrète.

BARNABÉ. — Quel est l'assassin qu'on parle de pendre ?

CAIPHE, *vaguement.* — Un Barabbas.

SCÈNE II

LES MÊMES, plus JUDAS

Judas paraît au fond à gauche, et voyant ceux qui sont là s'arrête, intimidé. Les autres étaient groupés à droite. Ils se retournent, aperçoivent cet intrus de chétive apparence. Caïphe fait signe à Nicolas de le renvoyer. Nicolas va vers Judas.

NICOLAS, *à Judas.* — Va t'en !

Judas, inquiet, reste pourtant, il proteste avec prudence.

JUDAS. — On m'a dit de monter, les soldats de garde.

NICOLAS. — Redescends.

JUDAS. — Et si on a envoyé mon nom à Pilate ?

BARNABÉ. — Quel est ton nom ?

JUDAS. — Judas de Kerioth.

BARNABÉ. — Que se passe t'il à Kerioth, pour que ?...

JUDAS. — J'arrive pas de Kerioth.

BARNABÉ. — D'où arrives tu ?

Judas troublé veut s'en aller.

JUDAS. — Je reviendrai.

NICOLAS. — Tu n'as pas l'air tranquille...

JUDAS, *s'en allant.* — Je voulais rien faire contre vous.

BARNABÉ. — Il ne manquerait plus que ça !

JUDAS. — C'est qu'on raconte des choses...

NICOLAS. — A propos de quoi ?

JUDAS. — Pas de moi spécialement, bien entendu, mais de moi comme des autres, nous sommes pareils les Douze.

NICOLAS. — Les Douze ?

JUDAS. — Les disciples du Nazaréen.

Fureur de Barnabé.

BARNABÉ. — Tu es disciple du Nazaréen, et tu oses...!

Mais Hanan s'est levé, intéressé, et à mi-voix :

HANAN, *à Barnabé.* — Pas de menaces !

Judas ne demande qu'à s'en aller.

JUDAS. — Je m'en vais.

HANAN, *à Caïphe.* — Retiens le.

Caïphe prend un air tout bienveillant.

CAIPHE, *à Judas.* — Pourquoi t'en aller, puisque tu es venu ?

Au fond, à mi-voix :

HANAN, *à Barnabé.* — Tu as de l'argent sur toi ?

NICOLAS, *à Judas.* — Que voulais tu dire au procurateur ?

Intervention discrète de Hanan.

HANAN. — Ne posez pas de questions, laissez le aller.

JUDAS. — Comme je suis seul Judéen des Douze, les autres des Galiléens, moi je faisais le tapissier à Gibéa, et que Pilate après tout il est procurateur de Judée...

CAIPHE. — Nous sommes Judéens aussi.

JUDAS. — Mais lui, je me pensais, un païen, ces affaires le concernent pas, alors il risquait pas d'avoir de mauvaises idées d'avance...

CAIPHE, *amical.* — Tu cherchais protection contre nous auprès d'un païen ?

JUDAS. — J'avais des intentions contre personne, je voulais seulement solliciter au procurateur, eh bien, qu'on nous laisse en paix, parce que nous avons aucun crime à nous reprocher, et puis un peu d'argent peut-être, *(Coup d'œil de Hanan à Caïphe.)* parce que nous en manquons plutôt. *(A Barnabé.)* Tu vois que c'était pas la peine de te fâcher.

BARNABÉ. — Certes non.

CAIPHE. — Et tu nous crois mieux renseignés que Pilate sur vos affaires ? Je porte à tous les fidèles un intérêt paternel, sans doute. *(Vaguement.)* Ils sont nombreux !

JUDAS. — Mais un prophète...

CAIPHE. — Il y a beaucoup de prophètes !

JUDAS. — On a assez parlé de celui-là.

CAIPHE. — Les conversations du peuple n'arrivent pas jusqu'à nous.

JUDAS. — Tu as pas su l'affaire de Bethphagé, dimanche ?

CAIPHE, *vaguement.* — Ah ? C'était lui ?

JUDAS. — Et il y a eu bien d'autres histoires !

CAIPHE. — J'ai su celle de Bethphagé.

JUDAS. — Pas les autres ?

CAIPHE. — Je t'avoue...

Judas est surpris et très content.

JUDAS. — Alors, regarde ce qu'on raconte, et Jésus mon Maître le croyait aussi, que vous vouliez le mettre en prison !

CAIPHE. — Qui raconte ça ?

JUDAS. — Et même...

Il s'arrête, peureusement, tourné vers la gauche.

NICOLAS. — Quoi ?

BARNABÉ. — Que regardes tu ?

JUDAS. — Le Calvaire.

CAIPHE. — Pourquoi le regardes tu ?

JUDAS. — J'ai peur de vous offenser.

CAIPHE. — Tu es avec des amis.

NICOLAS, *l'encourageant.* — Le mettre en prison, et même ?

JUDAS, *se décidant.* — Le tuer, comme le Baptiste !

Protestation des pontifes.

HANAN. — Est ce nous qui avons tué le Baptiste ?

JUDAS, *réfléchissant, heureux.* — C'est vrai !

CAIPHE. — Est ce nous qui avions mis le Baptiste en prison ?

JUDAS. — C'est Hérode qui a tout fait !

HANAN. — Nous n'avons jamais levé le bout du doigt contre le Baptiste.

CAIPHE. — Pourquoi mettrions nous Jésus en prison?

Judas est enchanté, et hoche la tête...

JUDAS. — Je suis bien content de vous entendre, au moins je vois ce qu'y a de vrai dans ce qu'il faut écouter ailleurs.

CAIPHE. — Nous ne lui portons que de la bienveillance, et nous le féliciterions volontiers s'il venait à nous comme toi.

Hanan trouve que Caïphe va trop vite.

HANAN, *à Caïphe, bas.* — Doucement !

Judas a pris tout à fait confiance.

JUDAS. — Guérir les malades et chasser les démons comme tous les prophètes, enseigner à un chacun qu'on doit s'aimer les uns les autres, voilà ce qu'il fait depuis trois ans.

CAIPHE. — Mais c'est très bien !

Hanan voit la confiance, bien installée maintenant, de Judas.

HANAN, *à mi-voix.* — Maintenant posez des questions.

Et il se retire, au fond.

NICOLAS. — Tu étais avec lui depuis trois ans ?

BARNABÉ. — De quoi viviez-vous ?

JUDAS. — De ce qu'on nous donnait.

BARNABÉ. — On donnait toujours ?

JUDAS. — Presque toujours. Le repas du soir, le gîte pour la nuit, et un morceau de pain au départ.

NICOLAS. — Il vous fallait un peu d'argent.

JUDAS. — A qui le dis tu ? *(Avec mauvaise humeur.)* Je tenais la bourse.

HANAN, *à Barnabé, bas.* — Qu'est ce que tu as, sur toi ?

NICOLAS, *à Judas.* — Que faisiez vous ?

JUDAS. — Le Maître, *(A Caïphe.)* ce que je t'ai dit. Il a rien commis de ce qu'on l'accuse.

BARNABÉ, *à Hanan, bas.* — Ce sera plutôt cher.

JUDAS. — Il parle des pontifes qu'avec respect, comme ça se doit. La Loi, il l'attaque pas, au lieu de l'attaquer il l'explique. D'ambition il en a aucune, c'étaient les autres qui en avaient pour lui et peut-être moi le premier dans les débuts. Mais l'année dernière y en a qui ont voulu l'enlever pour le nommer roi, et lui s'est enfui pour se cacher. Et qu'est ce qu'il dit depuis des mois ? Sa fin prochaine, et il nous a tous découragés.

HANAN, *à Barnabé.* — Peut-être pas si cher que ça.

Barnabé est de cet avis.

CAIPHE. — Tu es découragé ?

JUDAS. — Et de l'argent, il en reste plus guère, ni de chances de s'en procurer, et il en faut quelquefois tout de même, *(A Nicolas :)* comme tu remarquais. Dans les commencements on trouvait, moi j'avais apporté un peu, on a mangé dessus les premiers jours. C'est devenu de plus en plus difficile. Et à la façon dont Jésus s'y prend ! Y a pas longtemps un jeune, très riche, se présente pour le suivre. Il lui ordonne de tout distribuer aux pauvres, sinon il l'accepte pas. Alors l'autre s'en est allé.

CAIPHE. — Jésus a raison, de penser aux pauvres.

JUDAS. — Mais dimanche, au lieu d'y penser... C'est ça qui a commencé à me fâcher beaucoup. On était à Béthanie, avant Bethphagé précisément, et une femme de la maison voilà qu'elle se met aux genoux du Maître, avec un grand vase plein de parfum, et sur les pieds lui verse tout, ça sentait jusque dans la rue, et du bon, ça embaumait, peut-être la valeur de trois cents deniers, sans compter le vase, très beau, qu'elle a fait exprès de casser ensuite. J'ai rien dit pour la bourse presque vide, mais les pauvres, j'ai crié ! Et tous ont crié pareil que moi, sauf Jean, jamais comme les autres celui-là ! Et j'ai eu des mots avec lui : qu'on pourrait pas continuer de cette manière, et qu'on parle toujours des pontifes qui sont pas contents, on le croyait, mais que si les pontifes intervenaient une bonne fois et nous dispersaient, ça serait peut-être mieux pour tout le monde. Et Jean qui me jette : Le Diable est entré en toi ! — Imbécile, que je lui fais, je loge le diable que dans notre bourse. — Va donc les trouver, les pontifes ! qu'il me dit. J'y ai repiqué : Si tous les camarades étaient comme toi, je ferais que bien !... Il est capable de raconter que je l'ai fait, et peut-être y en a dans les Douze qui le croiront. Pas le Thomas, il est malin, il se méfie. Mais un Mathieu, par exemple ? Déjà que je suis plutôt mal avec lui depuis le début de son arrivée. C'était un péager, comme on dit, un gabelou si vous voulez, l'habitude de faire des comptes. Je pensais qu'il me remplacerait pour la bourse. Pas du tout ! *(Avec mauvaise humeur.)* Il me la laisse ! Alors...

CAIPHE, *l'interrompant.* — Tu aurais dû venir nous trouver dimanche.

JUDAS. — Jamais ! A ce moment je croyais aussi...

CAIPHE. — Nous aurions arrangé tout cela au mieux.

Judas grommelle.

JUDAS. — Et ça, encore, ça serait rien.

CAIPHE. — Il y a autre chose ?

JUDAS, *réticent.* — Non.

CAIPHE. — Si.

JUDAS, *se laissant aller.* — Le Maître, à Béthanie, m'avait pas insulté. Jean !

Geste d'indifférence.

CAIPHE. — Mais le Maître ?

JUDAS. — C'est tout à l'heure. Il a toujours dans la tête maintenant qu'une catastrophe va lui tomber dessus. Nous faisions le repas de la Pâque.

CAIPHE, *après une hésitation.* — On doit le faire dans la Ville.

JUDAS. — Nous y étions.

Regards discrètement échangés entre les quatre autres.

NICOLAS, *négligemment.* — Tout à l'heure ?

JUDAS. — C'était la nuit quand j'ai quitté.

HANAN, *à Caïphe.* — L'homme n'est pas loin.

JUDAS. — Déjà j'étais contrarié qu'il m'avait pas chargé du repas comme de coutume, à ma place Pierre s'était occupé, avec Jean qui veut toujours s'occuper de tout... Enfin on mangeait assez tranquilles. Et brusquement Jésus qui dit : « Quelqu'un de vous me trahira. » On se regarde, effarés ! Personne de nous est capable d'une saloperie pareille, plutôt que de le trahir nous mourrions tous, ça je vous le proclame, pourtant on était inquiets sans savoir pourquoi, et comme on lui demandait qui, à moi il me tend une bouchée trempée dans la sauce, et ça a beau être d'habitude une marque d'égards et de distinction, ça avait l'air de me désigner... Alors j'ai trouvé que c'était trop, je me lève, je jette la bourse par terre, je claque la porte, et en m'en allant je me pensais : Cette fois c'est bon, en fait de remerciements ici on m'outrage, j'ai ma femme et ma sœur à Gibéa toujours, je reviens près d'elles qui me pleurent, les autres se débrouilleront. Je dois reconnaître que j'étais furieux ! Et puis, me voilà sur la route, grommelant, et soulagé. Mais en marchant, qu'est ce que vous voulez, la fraîcheur de l'air me rafraîchit, je pense de nouveau à mon pauvre Maître qui est pas trop heureux, je me dis que je peux pas lui faire ça de le quitter dans le danger, puisqu'on se figurait du danger. C'est à ce moment que je m'ai rappelé de Pilate, et qu'il est justement à Jérusalem et reçoit bien les pauvres gens, et autrefois j'avais toujours la tentation de l'aborder pour des tapis, mais ma sœur le conseillait pas.

Au fond :

BARNABÉ, *à Hanan.* — Ça ne coûtera pas grand'chose.

HANAN. — Je crois qu'il s'agit plutôt de le tenir que de le payer.

BARNABÉ. — Est ce un imbécile, ou un finaud ?

Au premier plan :

CAIPHE, *à Judas.* — Il te traite drôlement, Jésus.

JUDAS. — Y a pas que moi. J'ai pas spécialement à m'en plaindre. Au fond je crois qu'il me préférait mieux, plutôt, parce qu'on était tous deux compatriotes de Judée, lui de Bethléem, ça se sait pas, et que je faisais le plus de besogne. Mais il voulait pas le manifester parce que les autres étaient jaloux et le travaillaient contre moi. Il avait une façon de me regarder, quand il pensait que je le voyais pas, un peu triste cette façon, un peu presque gênée, et toute tendre, ça me semblait. Quelquefois aussi il me considérait en dessous quand il racontait de ses paraboles, comme il les appelait : que les derniers seraient les premiers, moi d'un sens j'étais le dernier par les corvées que je m'assumais de la nourriture et du logement ; et que plus tard on découvrirait des choses ; qu'une lampe allumée le matin, sans que d'abord on se doute pourquoi, brille quand l'obscurité tombe... Et c'est avec tout le monde qu'il était plus du tout avenant et doux comme avant, quand il montrait que de la bonne humeur et se faisait chérir d'un chacun. D'avoir peur tout le temps ça le rendait rude et coléreux. Alors bien des nouveaux venus, injuriés de stupides et d'hypocrites parce qu'ils lui demandaient des questions quand ils avaient pas compris, s'en retournaient et revenaient plus, si bien qu'à nous-mêmes il interroge : « Allez vous me quitter aussi ? »

CAIPHE. — Qu'espérais tu, en suivant ton Maître ?

JUDAS. — D'abord on avait cru le royaume sur la Terre, puis dans les Cieux, l'espérance montait, montait, et puis elle est montée tellement que par là-haut elle s'est perdue.

CAIPHE. — Et qu'espères tu, maintenant ?

JUDAS. — Si seulement y avait pas de malheur, je trouverais ça bien.

Hanan s'avance, le visage sérieux et vaguement menaçant.

HANAN, *à Judas.* — Ce n'est pas ton Jésus qui a renversé les tables des marchands au Temple ?

JUDAS, *inquiet.* — Oui.

HANAN. — Alors je sais qui tu veux dire, j'en ai entendu parler. Ç'a été un petit scandale.

JUDAS, *embêté.* — Bien petit.

HANAN. — On n'a pas voulu le lapider, une ou deux fois ?

JUDAS. — Des méchants, et des pas grand'chose !

HANAN. — Et puis, tous ces bruits que tu rapportais...

JUDAS. — Parce qu'ils courent, ça repose sur rien.

HANAN. — Evidemment nous n'y croyons pas. Mais si ça prenait de la consistance, nous devrions finir par en tenir compte, pour la paix du peuple de Dieu.

JUDAS, *troublé.* — Jésus serait menacé ?

Les autres l'entourent, le cernent.

BARNABÉ. — Tu avais à te plaindre de ta femme et de ta sœur ?

JUDAS. — Pas du tout !

BARNABÉ. — Crois tu qu'elles n'aient pas à se plaindre de toi ?

JUDAS. — Je les voyais chaque année au moment de la Pâque, je comptais y aller demain à Gibéa.

BARNABÉ. — C'est pour voir ta femme une fois par an que tu l'avais épousée ?

NICOLAS. — Elle s'entendait mal, avec ta sœur ?

JUDAS. — Ma sœur la traitait autant comme sa fille, et déjà elle avait été tout comme une mère pour moi, j'ai pas connu mes parents, c'est elle qui m'a élevé.

CAIPHE, *mi-cordial, mi-sévère.* — Et depuis trois ans tu as laissé seules une sœur pareille et ta femme, tu as couru les routes derrière un maître, et à ton petit foyer celles qui t'ont donné leur cœur restaient sans protection contre les difficultés de chaque jour ? Tu n'as pas vergogne ?

NICOLAS. — Qu'est ce que tu attends, pour rentrer chez toi ?

BARNABÉ. — Tu voudrais bien ?

CAIPHE. — Tu as compris qu'il le fallait ?

JUDAS, *désolé.* — Ce soir Jésus a dit à table qu'il mangeait et buvait avec nous pour la dernière fois.

CAIPHE, *avec autorité.* — Je vais convoquer ta sœur et ta femme, je leur dirai d'oublier tout et de te reprendre.

JUDAS. — Elles me refuseraient pas...

CAIPHE. — Alors ?

JUDAS. — Mais Jésus ?

CAIPHE. — Je le convoquerais bien aussi, Jésus, si ça pouvait t'être agréable.

JUDAS. — Il viendrait pas, avec ce qu'il craint.

HANAN. — Et puis c'est toi qui nous intéresses, et qui es là, Jésus est peut-être loin d'ici, arrangeons d'abord ton affaire, pour la sienne un jour ou l'autre nous verrons.

BARNABÉ. — Qu'il reste où il est, tant pis pour lui !

JUDAS. — Oh ! Il est pas loin, il est tout près, aux Oliviers !

Mouvement, chez tous, que Judas ne voit pas.

NICOLAS. — Aux Oliviers ?

JUDAS. — J'ai entendu qu'il y allait ce soir pour passer la nuit.

Satisfaction complète chez les autres, qui ne pensent plus maintenant qu'à se débarrasser de Judas.

CAIPHE, *amicalement.* — En ce qui le concerne, pas d'urgence, les fêtes vont commencer, personne ne s'occupera de lui. Après les fêtes, on le sermonnera un peu, c'est promis. Toi, rentre à Gibéa, et si on t'y fait la tête, dis que j'ai conseillé ton retour.

JUDAS, *content.* — Je puis le dire tout de même ?

CAIPHE. — Et si tu as besoin de quelque chose dans l'avenir, viens nous trouver.

JUDAS. — Pour une commande, ça se pourrait bien.

CAIPHE. — La première que nous aurons à faire sera pour toi.

JUDAS. — Et peut-être importante ? On sera content, chez moi.

CAIPHE. — Et toi, tu es content ?

JUDAS. — Sauf pour Jésus.

NICOLAS. — Lui aussi rentrera chez lui.

JUDAS. — Ce que j'ai vergogne, c'est de le quitter.

BARNABÉ. — Tu dois être fier de le tirer d'affaire !

Surprise, réflexions, joie de Judas.

JUDAS. — Après tout c'est la vérité, moi je le tire d'affaire, grâce à vous !

HANAN, *à Caïphe.* — Nous perdons du temps.

CAIPHE, *à Judas.* — Allons, au revoir, et travaille !

Judas le regarde avec reconnaissance.

HANAN, *bas, à Barnabé.* — Donne lui de l'argent.

BARNABÉ. — Il n'en demande pas.

HANAN. — Raison de plus. Une fois dehors, s'il ne se sentait pas lié à nous, il serait très capable de changer d'avis une fois de plus, et peut-être de courir aux Oliviers avant nos hommes.

Judas hésite à partir.

JUDAS. — Et Pilate ?

HANAN, *à Barnabé.* — Voilà qui t'aide.

CAIPHE. — Quoi, Pilate ?

NICOLAS. — Tu n'as plus à lui demander d'argent.

JUDAS. — Mais j'ai à le saluer.

CAIPHE. — Tu remonteras quand nous l'aurons vu, va faire un tour dans la Ville.

Hanan parle bas à Caïphe.

BARNABÉ. — De l'argent, tu en as ?

JUDAS. — J'en ai plus besoin.

BARNABÉ. — Pour recommencer ton commerce ?

JUDAS. — Il a continué sans moi.

CAIPHE. — Il t'en faut tout de même.

JUDAS. — C'est inutile. Si vous m'achetez des tapis, alors je demanderai que mieux.

CAIPHE. — Veux tu mille deniers ?

JUDAS, *stupéfait.* — Mille deniers !

CAIPHE. — C'est trop ?

JUDAS. — Qu'est ce que j'en ferais ?

CAIPHE. — Cinq cents deniers ?

JUDAS. — Rien du tout !

CAIPHE. — Au moins cent.

JUDAS. — Je veux rien prendre en échange de rien, qu'est ce qu'on dirait ?

BARNABÉ. — Tu aurais accepté de Pilate.

JUDAS. — De Pilate, c'était pour...

CAIPHE. — De nous tu n'accepterais pas ?

JUDAS. — Je vois pas pourquoi, c'est vous qui me rendez service.

CAIPHE. — Tu nous rends service aussi.

JUDAS. — Je vois pas comment.

CAIPHE. — Tu nous épargnes d'avoir à nous fâcher peut-être, nous qui n'aimons pas cela.

JUDAS. — C'est pas beaucoup ! Et puis l'argent, ça a toujours l'air de payer quelque chose. D'ailleurs, je sais plus ce que c'est, l'argent, à supposer que je l'aie jamais su. J'ai pas cessé d'être embêté à cause de l'argent, depuis ces trois ans avec la bourse, et chez moi, pour d'autres raisons, encore bien davantage. Je gagnais juste ce que je mangeais, en tout cas il me fallait solliciter à ma sœur, c'est elle qui tenait la caisse, quand je voulais prendre un petit plaisir. Elle me donnait bien, mais ça m'humiliait, et j'en demandais pas autant comme il m'aurait fallu pour me distraire assez. Il faut toujours payer tout ! Je serais encore été plus tranquille, de ce point de vue, avec le Maître. Je tendais la main que pour notre bande, y avait pas de honte. *(Réfléchissant et ennuyé.)* Voilà une chose qui m'amuse pas de rentrer à la maison, c'est que je vais bientôt retomber là-dedans. Bientôt ? Mais en arrivant ! J'avais emporté un peu d'argent en partant de ma sœur, celui qui nous a aidés les premiers jours, elle me dira : Et mon argent ? J'y dirai que j'ai la ceinture vide. Elle dira que ça l'étonne pas et elle rigolera de moi, oh ! pas méchamment, mais j'aurai l'air d'un idiot. *(Se grattant la tête.)* Si nous attendions, pour en finir de toute l'histoire, que la bourse soit un peu moins plate ? Avec ce qu'on partagerait...

Ennui des autres. Bonhomie de Caïphe.

CAIPHE. — Elle t'avait prêté une grosse somme, ta sœur ?

JUDAS, *riant.* — Une grosse somme, Jaël ? Jaël, comme ça elle s'appelle. S'y avait eu chez nous de grosses sommes !...

CAIPHE. — Combien t'avait prêté Jaël ?

JUDAS. — Trente deniers.

CAIPHE. — Ecoute, pour si peu de chose, ce n'est pas la peine de rien retarder. Voilà cinquante deniers que je te donne comme à un ami, ta sœur sera enchantée de voir que tu as tout de même fait fructifier ton pécule, tu lui paieras des intérêts.

JUDAS. — Comme à des païens ? Y a pas d'intérêts avec un frère, elle serait déjà assez réjouie si je rapportais ce qu'elle m'a donné.

CAIPHE. — Alors, prends ces trente derniers.

JUDAS, *embarrassé.* — C'est que j'ai rien fait pour, voilà ce qui me gêne.

CAIPHE. — Tu n'as qu'à les considérer comme une avance sur notre commande.

JUDAS, *frappé.* — Ça changerait la chose...

CAIPHE. — Ça te garantit la commande. Si nous ne la faisions pas, tant pis pour nous.

Il lui tend l'argent qu'a passé Barnabé.

JUDAS, *prenant l'argent* — Allons, c'est pas de refus, et si tous les riches étaient comme vous le monde serait plus tranquille. Je te remercie de ta belle gentillesse, et je vous salue bien tous.

Au fond droit, Hanan, bas, à Nicolas:

HANAN. — Va trouver le capitaine du Temple...

Au fond gauche Judas, qui partait, se retourne.

JUDAS. — Et qu'allez vous faire, pour Jésus ?

CAIPHE. — Je te l'ai dit, lui laver un peu la tête.

JUDAS. — Mais doucement ?
CAIPHE. — Ne t'inquiète pas.
JUDAS. — Vous le faites chercher ?
CAIPHE. — A cette heure-ci ?
JUDAS. — Plus vite il serait tranquille, mieux ça vaudrait.
HANAN. — A pareille heure, ce n'est pas commode.

Judas inquiet.

CAIPHE, *bienveillant.* — Enfin, si ça te fait plaisir...
JUDAS, *joyeux.* — Par qui l'enverrez-vous chercher ?
CAIPHE. — Par n'importe qui. Un sergent du Temple.
JUDAS. — Il va peut-être s'effrayer, il sait pas, et il a défiance de tout.
CAIPHE. — Le sergent lui expliquera.
JUDAS. — Et si les disciples veulent pas écouter ?
CAIPHE, *attentif.* — Ils sont avec lui ?
JUDAS. — Tous les onze autres.
CAIPHE. — On joindra quelques hommes au sergent, pour qu'ils expliquent en même temps aux autres.
JUDAS. — Et si les disciples, qui comprendraient pas ou croiraient pas, se mettaient bêtement à le défendre?
CAIPHE. — Avec quoi ?
JUDAS. — Précisément on en parlait à table tout à l'heure, on a deux épées.
CAIPHE, *toujours conciliant.* — Pour qu'on ne soit pas tenté de s'en servir, des soldats romains pourraient accompagner aussi le sergent.
JUDAS, *vivement.* — C'est du coup que le Maître s'effraierait, une grosse troupe dans la nuit, avec des piques et des torches ! *(Brusquement enchanté.)* J'ai une idée, je vais y aller !
CAIPHE. — Mais non, rentre chez toi, ce n'est pas la la peine.
JUDAS. — Chez moi on m'attend pas maintenant, qu'est ce que ça fait une heure de plus ? Même pas une heure, ni la moitié, dans un quart d'heure Jésus est chez toi.
HANAN. — Qu'il vienne ici directement.
CAIPHE. — Tu vas me faire coucher tard, mais au fond tu as une très bonne idée.
JUDAS, *fier.* — Heïn ? Quand il me verra, moi, son ami ! Même si j'ai pas le temps de lui expliquer grand'chose, à la lueur d'une torche des soldats je lui clignerai de l'œil comme ça, il devinera que toutes ces piques, c'est de la frime. Et encore mieux, si j'avais pas le temps de lui expliquer rien, je pense une chose qui est la meilleure. J'ai un baiser que je lui dois depuis longtemps, depuis que je m'ai donné à lui. Je lui avais jamais rendu, c'est la plus belle occasion de lui rendre, je crois qu'y a pas meilleure idée.
CAIPHE. — Descends au poste de garde. Tu y trouveras un sergent du Temple, appelé Malchus.
JUDAS. — Je lui dirai là-bas à Malchus : c'est celui que j'embrasse, tu peux pas te tromper.
CAIPHE. — Tu lui diras, de ma part, qu'il te suive avec dix hommes. A l'officier romain de service, de ma part tu ordonneras, j'ai droit de le requérir, qu'il ne laisse que les sentinelles, et qu'avec le reste du poste il t'accompagne.
JUDAS. — Ça va faire beaucoup de monde, heureusement je marcherai en tête.
HANAN, *à Caïphe, bas.* — Voici Pilate.
CAIPHE, *à Judas.* — Mais vite ! Ou alors ce sera pour une autre fois, je n'aurais plus le temps cette nuit.
JUDAS, *avec enthousiasme.* — Bonne nuit, et bonne Pâque ! Peut-être je vous reverrai plus, si c'est ton intendant que j'y cause pour la commande. Mais jamais, ça je vous le promulgue, j'oublierai comme vous avez été bons, que grâce à vous je retrouve la tête haute ma famille, et surtout que j'aurai peut-être sauvé mon Maître d'une situation qui en était plus une, et ça, après de l'avoir suivi généreusement (si ç'a pas été une bêtise...), c'est tout ce qui pouvait arriver de gloire et de chance à un pauvre homme dans l'existence de sa vie.

Il a dit tout ça très vite et comme il a pu, en marchant à reculons vers la gauche, pressé et presque bousculé par Barnabé et Nicolas.

SCÈNE III

LES MÊMES, moins JUDAS

Ils s'entreregardent, satisfaits. Hanan, Barnabé, Nicolas se groupent au fond droit. Caïphe est à gauche, face à la porte qui vient de s'ouvrir L'éclairement intérieur de l'appartement du procurateur se projette un instant sur la scène. Caïphe aperçoit Pilate, qu'on ne voit pas encore.

CAIPHE, *à mi-voix.* — Il n'a pas le teint échauffé.

SCÈNE IV

LES MÊMES, plus PILATE

Pilate, sans voir le petit groupe du fond droit, entre, et d'un pas vif se dirige vers Caïphe, en levant un bras pour le salut. Avec ce chef rapide et blond, jambes libres, éperonné, la face nue et la pourpre au dos, un autre monde apparaît : l'Occident, la chevalerie militaire, la civilisation gréco-latine.

PILATE, *affablement.* — Caïphe, je m'excuse d'avoir tant tardé à te rejoindre.
CAIPHE, *souriant.* — Je me présente bien tard, excuse-moi.
PILATE. — Je suis toujours charmé de te voir. *(Souriant.)* D'ordinaire tu choisis d'autres heures.
CAIPHE. — Je ne te dérange pas trop ?
PILATE. — Ma femme et mes officiers tiendront compagnie au tétrarque... *(Souriant.)* Je ne t'offre pas d'entrer. Ici, nous pouvons considérer que nous sommes dehors. En temps de Pâque, on ne franchit pas le seuil d'un infidèle...
CAIPHE, *souriant aussi.* — Tu te souviens de nos coutumes mieux qu'Hérode.
PILATE, *venant au fait.* — Je suppose qu'il s'agit de quelque détail concernant les fêtes, une question imprévue qui se pose, et que tu veux régler avant le commencement des cérémonies ?
CAIPHE. — A peu près cela.
PILATE. — Quelle question ?
CAIPHE. — Tu la connais, sans doute ?
PILATE. — Si elle était importante, ça se pourrait.

Hanan s'avance. Pilate va le traiter avec des égards marqués, il traite Caïphe avec des égards moindres, Barnabé, des égards minces, Nicolas, tout juste suffisants.

HANAN. — Une question urgente est toujours importante.
PILATE, *surpris.* — Hanan ? Sois le bienvenu. *(A son tour Barnabé s'avance, Pilate l'aperçoit, puis Nicolas.)* Mais vous ne venez pas seuls ? On ne m'annonçait que le grand-prêtre.
HANAN. — Quand le grand-prêtre est présent, lui seul compte.
CAIPHE, *présentant.* — Voici Barnabé, un des plus considérables parmi nos Anciens.
PILATE. — J'applaudis à la bonne entente que prouve cette visite commune.

CAIPHE. — Et je te présente Nicolas, docteur renommé de notre Loi.

PILATE, *gaiement.* — Mais ce n'est plus une visite, c'est une délégation !

HANAN. — En effet, car il s'agit d'une chose sérieuse.

PILATE, *riant.* — Si elle est sérieuse, pourquoi de la solennité ?

CAIPHE. — L'union dont tu veux bien te réjouir sort d'un péril commun.

PILATE. — En quoi puis je vous aider à le conjurer ?

CAIPHE. — Nous te remercions d'y être prêt.

PILATE, *net.* — J'y suis tout prêt, pourvu qu'il ne s'agisse pas, bien entendu, de vos doctrines, de religion. S'il s'agit d'un point d'administration, ou de quelque crime, je vous assisterai comme il convient. Pour vos controverses, réglez les vous-mêmes, je ne veux pas décider en pareille matière.

CAIPHE. — Des controverses ? Tu viens de constater notre entente.

HANAN. — Et c'est d'un crime qu'il s'agit.

CAIPHE, *après un court temps.* — D'une exécution.

Le visage de Pilate se rembrunit aussitôt.

PILATE, *sec.* — Si urgente ?

CAIPHE. — Pour midi.

Visage sérieux et serré de Pilate.

PILATE. — Il y a chose jugée ?

NICOLAS, *avec chaleur.* — Un agitateur, du nom...

PILATE, *tranchant.* — Son nom ne m'intéresse pas pour l'instant, ni ses actes. Vous me proposez une exécution, que j'aurais à assurer sans délai. Je dois savoir s'il y a un jugement.

NICOLAS, *hésitant.* — ... Oui.

PILATE. — Oui ou non ?

Hésitations.

CAIPHE. — Il y en aura un demain matin.

PILATE, *du tac au tac.* — Revenez demain matin.

HANAN. — En fait, il y a un jugement déjà.

Geste courtois, à Hanan, de Pilate, qui se retourne vers le docteur, et l'interroge de la façon et sur le ton les plus précis et brefs.

PILATE. — Comment et quand a t'il été pris ?

NICOLAS. — Ce soir, par le Sanhédrin.

PILATE. — Quels étaient les témoins ?

NICOLAS. — Tout le peuple... !

PILATE, *tranchant.* — Mais, pour engager valablement l'instance, les deux témoins légaux, assumant leurs responsabilités, et disposés à jeter les premières pierres ?

NICOLAS, *embarrassé.* — Nous les aurons très facilement.

PILATE, *aussitôt.* — Attendez de les avoir.

Hanan intervient encore, avec respect amical et bonhomie.

HANAN, *à Pilate.* — Certes, vous vous reverrez au Prétoire. Ils ne veulent maintenant que se mettre d'accord avec toi, pour éviter une discussion publique, comme les juges se sont mis d'accord sur l'arrêt.

Pilate revient à Nicolas.

PILATE. — Combien faut-il de juges ?

NICOLAS. — Vingt-trois. *

PILATE. — Ce chiffre était atteint ?

NICOLAS. — Dépassé.

PILATE. — As tu les vingt-trois noms ?

Embarras de Nicolas.

HANAN. — Je répète que, pour le moment...

PILATE. — Il n'y a pas eu de verdict, par conséquent, un verdict supposant un jugement régulier. D'ailleurs le jugement aurait eu lieu ce soir ?

NICOLAS. — Oui, tout à l'heure.

PILATE. — Peut on prononcer un verdict capital aussitôt après la délibération ?

NICOLAS, *surpris, avouant.* — Seulement le surlendemain.

PILATE. — Et après une seconde délibération, n'est-ce pas ?

NICOLAS, *embêté.* — Oui.

PILATE. — Tandis qu'en cas d'acquittement ?

NICOLAS, *très embêté.* — La libération est immédiate.

PILATE. — Donc votre Loi est aussi généreuse que prudente, de quoi je vous félicite, en vous conseillant de prendre deux jours de réflexion. Et libre à vous d'en prendre quatre, je ne repars que mardi... Mais vous délibériez tout à l'heure ? Il faisait nuit déjà. La Loi n'interdit pas les jugements nocturnes ?

Embarras de Nicolas.

CAIPHE. — Quand il y a nécessité de quelques infractions légères à la Loi, un sacrifice expiatoire les purifie.

PILATE, *sec.* — Les vôtres, pas les miennes. Aussi je ne m'en permets pas, et si Nicolas n'a rien d'autre à m'apprendre, Nicolas peut disposer.

Pilate tourne le dos à Nicolas, qui remonte vers le fond.

Au fond, Hanan, bas, à Nicolas :

HANAN. — Cours aux Oliviers voir ce qui se passe.

Nicolas disparaît par la gauche.

CAIPHE, *à Hanan, bas.* — Pilate marque un point.

HANAN, *sans se troubler.* — Ça lui fait plaisir, ça va le détendre, ce n'est pas mauvais.

Barnabé parlait à Pilate.

PILATE, *très sec.* — Comment ?

BARNABÉ. — Jésus de Nazareth...

PILATE. — Oui, Jésus de Nazareth. Après ?

Barnabé assez déconcerté.

BARNABÉ. — Dans d'autres circonstances tu as agi différemment.

PILATE. — Ou ça t'a semblé. J'ai fait ce qui m'a paru bon dans des circonstances différentes, et dans celles d'aujourd'hui, si autre chose me paraît bon, je ferai autrement.

BARNABÉ. — Pilate, tu nous connais. Notre peuple a beaucoup changé, pour rester le même. Nous laissons à Rome l'empire de la terre...

PILATE. — C'est bien gentil de ta part.

BARNABÉ. — Nous n'avons de patrie que dans nos âmes, mais cette patrie existe, et un traître s'acharne à la détruire, en jetant la haine et le ridicule sur tout ce que nous révérons. Jésus répète : « On vous avait dit... Moi, je vous dis... »

PILATE, *à Caïphe.* — Qu'est ce que tu en dis ?

Il tourne à demi le dos à Barnabé, et regarde Caïphe.

BARNABÉ. — Nos prières publiques lui déplaisent, comme si l'on devait se cacher pour bénir le Seigneur. Et les gens d'un certain rang n'ont ils pas à donner l'exemple ?

PILATE, *à Caïphe.* — Il est sourd ?

CAIPHE, *souriant et prudent.* — Il n'a pas besoin d'être sourd pour ne pas entendre tes réponses.

PILATE. — Et ce que j'ai précisé, en entrant ?

BARNABÉ. — Je l'ai vu avant hier, au Parvis des Femmes, assis devant le tronc des aumônes, contrôlant avec effronterie les offrandes de chacun, et de moi-même il s'est moqué, parce que je faisais un don assez large, mais il mettait bien au dessus l'obole qu'une vieille venait de déposer. De cette obole, est ce que

* Peut-être y a t'il quelque intérêt à signaler que toutes ces précisions juridiques sont conformes à la Loi selon laquelle Jésus fut jugé, ou aurait dû l'être. *N. de l'A.*

les pauvres vivront ? Est ce que je n'aide pas, pour mon seul compte, des familles entières à subsister, sans m'en vanter à personne ?

PILATE, *goguenard, à Caïphe.* — Pas même à moi.

BARNABÉ. — Est ce avec des oboles que nous garderons à notre Temple la splendeur indispensable ?

Pilate regarde enfin Barnabé, qui se tait aussitôt.

PILATE. — Tu me fais beaucoup des questions. Je ne t'en ferai qu'une.

Me crois tu circoncis ?

J'ai pris soin de rappeler qu'une affaire purement religieuse ne devait pas être évoquée devant moi. Que penseraient tes princes *(Il désigne Hanan et Caïphe.)* si je la tranchais ? En me la soumettant, tu leur manques de respect autant qu'à moi.

BARNABÉ, *essayant de discuter.* — Mais elle s'élargit à...

PILATE, *coupant.* — Tu insistes ?

BARNABÉ. — Le malfaiteur qui hurle : malheur aux riches !...

PILATE, *durement.* — Ça suffit.

Barnabé, en déroute, s'écarte.
Caïphe va. avec empressement, vers Pilate.

CAIPHE, *à Pilate.* — Je t'approuve, pour celui-là comme pour l'autre.

PILATE, *narquois.* — Alors je ne te demande pas pourquoi tu les as amenés.

CAIPHE. — Son excuse, c'est que, quand il s'agit de richesse, il ne s'agit pas de circoncision.

PILATE. — Mais tu es trop soucieux de tes légitimes prérogatives pour ne pas me savoir gré d'écarter ces questions, et trop sage pour y revenir.

Au fond gauche, Nicolas, qui vient de réapparaître, parlait bas à Hanan. On entend que Hanan lui répond :

HANAN, *à Nicolas, bas.* — Malchus ?

Au premier plan, Pilate et Caïphe.

CAIPHE, *à Pilate.* — Sans doute...

Au fond, Hanan et Nicolas, avec Barnabé, parlent bas.

HANAN. — Et pas d'autre résistance ?

NICOLAS. — Ses disciples ont pris la fuite.

HANAN. — Il est en bas ?

NICOLAS. — Chez Caïphe.

HANAN. — Pourquoi pas ici ?

NICOLAS. — Les soldats ont peur que Pilate les punisse.

HANAN, *à Barnabé.* — Cours leur distribuer l'argent que l'autre imbécile n'a pas pris.

Barnabé sort.
Au premier plan.

CAIPHE, *à Pilate.* — Conviens pourtant qu'il n'y aurait plus de société possible si l'argent cessait d'être respecté.

Au fond :

HANAN, *bas, à Nicolas.* — Reviens m'avertir dès que l'homme sera là.

Nicolas sort.
Hanan se tient au fond, à l'écart du dialogue Pilate-Caïphe.

PILATE, *répondant à Caïphe.* — Et comme tu faisais cette nuit une si surprenante découverte, elle t'a tiré du lit aussitôt, et te voilà ! *(Cette ironie désoblige un peu Caïphe. Pilate sourit.)* Cher Caïphe, je veux dire que ta décision...

CAIPHE. — Celle du Sanhédrin.

PILATE. — Celle du Sanhédrin... me paraît un peu brusque.

CAIPHE. — Depuis deux mois elle était prise !

PILATE. — Vous n'y aviez pas renoncé ?

CAIPHE, *surpris.* — Tu la connaissais ?

PILATE. — A Césarée comme ici, je me tiens au courant.

CAIPHE. — Tu t'es occupé de Jésus ?

PILATE. — Un peu il y a deux mois, depuis trois jours davantage.

CAIPHE. — Et tu n'as pas senti le danger qu'il représente pour Rome ?

PILATE, *étonné.* — Pour Rome ?

CAIPHE. — Nous ne connaissons de roi que César, toute sédition est dirigée contre lui.

PILATE. — Quelle sédition ?

CAIPHE. — Jésus veut rétablir le royaume !

PILATE, *amusé.* — Vraiment ?

CAIPHE. — Il a essayé, l'année dernière. Nous le savons par un de ses disciples.

PILATE. — Vous avez des gens parmi les siens ?

CAIPHE. — Devant la réprobation du peuple il dut s'enfuir.

PILATE, *souriant.* — Que pourrait bien craindre César, quand vous lui montrez tant de loyalisme, et que le peuple se charge de mettre en fuite les factieux ?

CAIPHE, *embarrassé.* — D'autres rapportent au contraire que la foule lui offrait le trône.

PILATE. — Et il court se cacher ? Quel prétendant, Caïphe !

CAIPHE. — Les circonstances ne lui paraissaient pas favorables...

Temps.

PILATE, *pour conclure.* — Ou bien vous le trouvez insignifiant...

CAIPHE, *vivement.* — Ce n'est pas notre avis.

PILATE. — Alors ses petites ambitions deviennent légitimes. Donnez-leur satisfaction.

CAIPHE. — Nous ?

PILATE. — Dans votre intérêt.

CAIPHE. — Elles ne sont pas petites.

PILATE. — Un affamé jure de dévorer le monde, mais qu'on lui jette un os, le voilà content. Faites lui une espèce de place parmi vous. Avec un traitement un peu convenable, vous gagnez, si Jésus vaut quelque chose, un serviteur, et s'il vaut davantage, un soutien. S'il valait beaucoup, vous lui accorderiez une de vos filles... *(Mouvement de Caïphe.)* On ne dure pas autrement, et votre famille occupe depuis vingt-cinq ans le Pontificat, que j'ai été heureux de lui maintenir.

CAIPHE, *amer.* — Je n'oublie pas que tu peux nous le retirer.

PILATE. — Et nous reparlerons de Jésus, ou mes successeurs vous en parleraient, quand il sera un grand-prêtre grisonnant, qui se ferait hardi devant le procurateur... Ce danger n'est pas pour demain.

Brusque chaleur de Caïphe.

CAIPHE. — C'est pour demain qu'est le danger !

PILATE, *calme.* — Ne le croons pas, en ayant l'air d'y croire.

CAIPHE. — L'émeute couve, depuis dimanche et le scandale de Bethphagé ! On crie à la mort de Jésus !

PILATE. — Un magistrat romain n'entend pas ces cris.

CAIPHE. — La Ville regorge, comme chaque année, d'une population fiévreuse, qui regrette sa liberté, et rêve de la rétablir.

PILATE, *paisiblement.* — Comme chaque année ! La Ville est calme, je l'ai parcourue cet après-midi, à pied, seul avec un officier, notamment les quartiers hauts, le marché supérieur. J'ai flâné devant les boutiques, salué avec empressement partout. D'ailleurs

des patrouilles montées circulent, au moins dans les rues sans escaliers, et la garnison est renforcée et consignée jusqu'à lundi.

Temps.

CAIPHE, *incertain.* — Pour cette nuit, que faisons nous ?

PILATE, *riant.* — Si nous allions dormir ?

CAIPHE, *froissé.* — Dormir ?

PILATE. — J'aimerais t'être agréable... Veux tu que je fasse arrêter Jésus, par exemple, que je le garde à ma disposition jusqu'à lundi ?

Depuis un instant, au fond gauche, Nicolas et Barnabé avaient reparu, rejoints aussitôt par Hanan, qui écoutait leur compte-rendu. Pendant la dernière réplique de Pilate, Hanan est redescendu vers lui.

HANAN, *à Pilate.* — Il est arrêté.

PILATE, *surpris.* — Arrêté ?

HANAN. — Nous avions eu la même idée que toi. Nous le mettons à ta disposition. Il est en bas.

Hanan remonte.

PILATE, *mécontent.* — Ici ?

CAIPHE. — Au poste de police, en bas.

PILATE. — Pourquoi ici ?

CAIPHE. — Tes hommes ont dû trouver naturel de l'y conduire...

PILATE, *violemment.* — Mes hommes ?

CAIPHE. — N'ai je pas le droit de les requérir ?

PILATE, *dont la colère gronde.* — Caïphe...

CAIPHE. — Je sais que tu n'aimes pas plus que nous les désordres de la rue, et comme, devant les enseignes de l'empereur, toute résistance...

PILATE, *éclatant.* — Caïphe !

CAIPHE. — Pilate, je t'en prie ! Pour une affaire d'intérêt si médiocre... Pour un vagabond de Galilée...

PILATE, *furibond.* — Que fait il ici ? Et toi, qu'y fais tu ? Pour un vagabond de Galilée tu te permets, en pleine nuit, tandis que je soupe avec le tétrarque... *(A ce mot il s'arrête, il se calme instantanément, et, avec froideur et netteté :)* Le tétrarque de Galilée, précisément. C'est lui que l'affaire du Galiléen concerne. Conduis Jésus à Hérode !

CAIPHE, *ennuyé.* — Mais...

PILATE, *sec.* — Je t'y autorise.

CAIPHE. — Le tétrarque...

PILATE, *altier.* — Quand je te dis que je t'y autorise...

Hanan est venu auprès d'eux. Il approuve Pilate, bien entendu.

HANAN, *à Caïphe.* — Le procurateur a raison. Ta présence sera un hommage au tétrarque, et tu pourras t'excuser de ce dérangement un peu involontaire, et en donner les motifs.

Caïphe sort par la droite, Nicolas et Barnabé l'accompagnent.

SCÈNE V

PILATE, HANAN

Pilate secoue la tête, avec un reste de mauvaise humeur. Hanan sourit, l'air embarrassé.

PILATE. — J'aime bien ton gendre...

HANAN, *avec empressement.* — Comme tu t'es débarrassé de lui !

PILATE. — Il a encore besoin de s'assagir.

HANAN. — Est ce qu'on s'assagit ? On est sage de naissance, à l'âge d'homme un bout d'expérience apprend tout. N'as tu pas quinze ans de moins que lui ? Et que tu es plus sage !

PILATE. — Pourquoi l'as tu accompagné ?

HANAN. — J'ai pensé qu'il dirait peut-être moins de bêtises s'il me sentait là.

PILATE. — Pourquoi l'avais tu laissé faire ?

HANAN, *bonhomme.* — Il ne m'écoute pas toujours.

PILATE, *riant.* — Sous un nom ou sous un autre, qui règne depuis vingt-cinq ans ?

HANAN. — C'est moi qui me suis laissé faire, la chose n'ayant pas grande importance.

Pilate ne répond pas. Cela ne fait pas l'affaire de Hanan. Il tortille un peu sa longue barbe pointue...

Il reprend :

Ce qui avait plus d'importance, c'est un certain mouvement indéniable, dans l'opinion. Les adversaires du Nazaréen s'exaspèrent. Comme ses partisans l'abandonnent...

PILATE. — Tu vois qu'on pouvait le laisser en paix.

HANAN. — Cette unanimité contre lui signifie pourtant quelque chose ! J'avoue qu'elle me donnait à réfléchir à moi-même... Et Caïphe, par un excès de prudence que tu as très justement désapprouvé, avait cru qu'il faudrait, pour l'arrestation, des forces imposantes ! Ç'a été une débandade éperdue, un homme exactement seul.

PILATE, *avec un certain mépris.* — Pas un de ses compagnons n'a essayé... ?

HANAN. — Rien. Si ! Le plus brave a égratigné l'oreille de notre sergent Malchus, puis, estimant l'honneur sauvé, a disparu comme ses camarades dans la nuit.

PILATE. — Pauvre bonhomme de Jésus !

HANAN. — Je t'assure qu'il ne lui reste personne. Et veux tu savoir qui nous l'a vendu ?

PILATE. — On vous l'a vendu ?

HANAN. — Un de ses disciples !

PILATE, *surpris et dégoûté.* — Vraiment vendu ?

HANAN. — Qu'entends tu par vendre vraiment ?

PILATE. — Contre de la monnaie ?

HANAN, *souriant.* — C'est ainsi qu'on vend d'habitude.

PILATE, *vaguement écœuré.* — Et ça n'a pas dû vous coûter bien cher ?

HANAN. — Nous avons donné ce qu'on demandait.

PILATE. — Avec quelques milliers de deniers vous avez ébloui une fripouille imbécile.

HANAN. — Pourquoi veux tu que ce soit un imbécile ?

PILATE. — S'il savait ce que représente l'argent, il aurait commencé par ne pas suivre Jésus.

HANAN. — Il se figurait que Jésus deviendrai roi.

PILATE. — Et ce n'est pas un imbécile ?

HANAN. — Il a bientôt vu clair.

PILATE. — Pour quelles raisons est il resté, vivant chétivement d'aumônes, dormant par terre, prêchant les passants, et sans bénéfice ni salaire traînant cette misère errante ?

Hanan regarde Pilate, et commence à dire de Judas, pour convaincre Pilate, tout ce qui paraîtra opportun à dire...

HANAN. — Il tenait la bourse commune, il ne s'était joint aux autres qu'à cette condition, et doucement mettait de côté ce qu'on lui donnait pour tous.

PILATE. — Les autres ne remarquaient rien ?

HANAN. — Ils avaient confiance, et ce sont des Galiléens, de naïves têtes... Lui, c'est un gars du Sud, de Kerioth, dans les montagnes vers l'Idumée, un certain Judas, mi-paysan, mi-commerçant, âpre au gain, tenace, retors. Je l'ai vu discuter son prix, quand il est venu nous trouver.

PILATE. — Il est venu spontanément ?

HANAN. — Aurions nous pensé à lui ?

Répugnance visible de Pilate.

PILATE. — Pourquoi est il venu ?

HANAN. — Les aumônes se faisaient rares... Un gain immédiat se présentait... Mais ses exigences étaient si grosses que dimanche l'entente n'avait pu s'établir.

PILATE. — Il était déjà venu dimanche ?

HANAN. — C'est déjà par lui que nous avions connu, l'an dernier, cette tentative de restauration que Caïphe t'a dite.

PILATE. — Depuis un an il vous appartenait ?

HANAN. — Tu vois que nous pouvions être renseignés sur l'émeute qui allait éclater demain, et que tu aurais eu à noyer dans tant de sang !

Pilate ne réponds plus.

Hanan se décide à porter l'affaire sur un terrain autrement sensible et dangereux, et, avec l'air de beaucoup et cordialement regretter ce qu'il va dire :

Autre chose me donnait aussi à réfléchir... Je n'aurais pas voulu te mettre au courant... Des nouvelles parvenues de Rome...

PILATE, *réagissant.* — De Rome ?

HANAN, *très amicalement.* — Nous y avons une colonie importante, n'est ce pas, et assez écoutée en haut lieu... *(L'air chagriné, les bras au ciel.)* Ils veulent saisir de la question Tibère !

Pilate sent la pointe du fer, la partie engagée à fond... Presque imperceptiblement, il vacille... Il prend un ton où l'autorité se fait conciliante, et se nuance d'amitié.

PILATE. — Qu'as tu, contre Jésus !

Temps.

Et simplement, avec un rire d'ogre calme :

HANAN. — Donne le moi.

PILATE. — Tu sais qu'il est innocent ?

HANAN, *haussant jovialement les épaules.* — En politique il n'y a pas de coupables, il y a des gêneurs.

PILATE. — Tu reconnais qu'il s'agit d'un guet-apens, et qu'il s'agirait d'un assassinat ?

HANAN, *gaiement.* — Je t'assure qu'il n'y a rien de si peu raisonnable que d'appeler les choses par leurs noms.

Pilate accepte le combat, et, d'un ton glacé :

PILATE. — Tibère décidera.

Hanan tortille, d'un air affectueux, la pointe de sa barbe...

HANAN. — Pardonne moi de me souvenir qu'une première fois sa décision ne nous fut pas défavorable... Si, une seconde fois, César ne te donnait pas raison, ça ne risquerait pas de rendre ta situation un peu difficile ?... Et si, par malheur, on te rappelait ? Pense à ta femme, à tes enfants. Que leur laisserais tu ?

PILATE, *froid.* — Mon nom.

HANAN. — Un très beau nom, sans doute...

PILATE, *avec une sourde irritation et un mépris qui se fait visible.* — Plus beau que tu ne crois. Je ne m'appelle pas Pilate, comme vous dites dans votre jargon. Je suis Caïus Pontius Pilatus, patricien. Depuis quatre siècles on respecte, autour du Capitole, la famille Pontia. Pilatus n'appartient qu'à moi. Il vient de *pilum*... Mais tu ne sais pas ma langue, tes prophètes ne la parlaient pas, elle n'a servi qu'à Cicéron et à Virgile. *Pilum* signifie javelot, lance de combat, et ce surnom évoque l'arme d'honneur qu'on me remit, un soir de ma jeunesse, après une action assez rude où je m'étais conduit en vrai Romain. On a couché ce fer le long de moi, car j'étais tombé sur la terre conquise. J'ai eu la force de le serrer à peine, et puis j'ai perdu connaissance, en me demandant vaguement si je m'évanouissais ou si je mourais... *(Fièrement.)* Depuis ce jour, on ne peut me nommer sans me décorer.

HANAN, *aimable.* — C'est un bien joli souvenir. De quoi orner toute une existence... *(Sérieux, persuasif, insistant.)* Mais non la remplir ! Qu'aurais tu, chaque matin ?

PILATE. — Le plaisir de ne pas voir, en me rasant, la figure d'un saligaud.

HANAN. — Excuse moi de ne pas trop comprendre, je ne me suis jamais rasé.

PILATE, *les traits tendus de la colère qu'il refrène.* — Et si je retournais à Rome, il y a une autre figure de saligaud que j'aurais le plaisir de ne plus voir, celle-là fortement barbue...

Il regarde significativement Hanan.

HANAN, *froidement.* — Tu m'insultes, je crois ?

PILATE. — Que fais tu, depuis un moment ?

HANAN. — Il s'agit d'une affaire si mesquine, d'un gueux...

PILATE. — Depuis un moment il s'agit de moi.

Brusque rage de Hanan déchaîné.

HANAN. — Tu cèderas, ou tu partiras !

PILATE, *avec dédain.* — Vieil homme, tu délires.

HANAN. — Tu partiras !

PILATE, *calme.* — Ton règne trop long t'a tourné la tête. J'y mets fin ! Je révoque ton pantin de gendre.

HANAN, *au comble de l'exaspération.* — On se battra dans les rues ce matin !

PILATE. — Mes précautions sont prises.

HANAN. — Les miennes aussi !

PILATE. — Du sang ?

HANAN. — Tu as peur ?

PILATE. — Tu as trois jours à vivre, et tu les cochonnes !

HANAN. — Gare à la révolte !

PILATE. — S'il y avait une révolte, gare à toi !

HANAN. — Si tu touches à un poil de ma tête, c'est la guerre !

PILATE. — Tu serais le premier pendu !

HANAN. — Et tu n'as pas de quoi faire la guerre ! Tu ne disposes que de troupes douteuses, costumées à la romaine, mais recrutées en Samarie. Ah, si tu avais une Légion seulement ! Nous sommes les plus forts ! Tu prenais donc nos hommages au sérieux, et nos stations un peu trop patientes devant ta porte ? Nous savons ce que tu es !

PILATE. — Et que suis je ?

HANAN. — Un fonctionnaire assez mince, malgré l'apparat de ta pourpre !

PILATE. — Ne m'approche pas, dès que tu t'échauffes tu ne sens pas bon.

HANAN. — Un subalterne, chargé surtout des impôts et des douanes !

PILATE. — Mais n'ayant qu'à donner un ordre pour te rejeter dans le néant !

HANAN. — C'est le légat de Syrie, hein, qui compte, et le vieil empereur, et tous deux se défient de toi et des ennuis auxquels ton zèle risque constamment de les exposer. Tes services de guerre ne te sauveront pas toujours. Honnête militaire, que fais tu dans la politique ?

PILATE. — Je m'y dégoûte, quand j'ai affaire à toi.

HANAN. — Tes scrupules de vestale assomment tout le monde. Nous dirons à César que tu protèges ses ennemis, et ce gâteux nous croira sur parole.

PILATE. — Il saura comment tu le traites.

HANAN. — Il ne te croira pas. Quand on prend la défense ridicule d'un pauvre, on ne peut que se perdre avec lui.

PILATE, *violemment.* — L'Empire a été bien patient avec vous autres, bien patient... Ne le provoquez pas !

HANAN. — Nous avons vu naître l'Empire, nous le verrons retomber en morceaux.

PILATE. — Attends cela, et le Messie !

HANAN. — Tous deux viendront.

Ils sont face à face.

Pilate se reprend, et, avec un froid dédain donne ses ordres.

PILATE. — Rentre, pour la dernière fois, dans le palais pontifical. Au jour levant, un officier de ma police viendra reprendre à Caïphe et à toi les insignes de vos anciennes dignités. Videz les lieux avant midi. Voilà ce que Rome commande, et à la moindre désobéissance je te fais fouetter sur tes vieilles fesses comme un garnement de la rue.

Hanan a écouté avec un mépris égal ordres, menace, insulte.

HANAN, *puissamment.* — C'est pour que le Messie puisse venir, c'est à dire, sous une forme ou sous une autre, la domination universelle du Dieu révélé à ma race, que nous exterminerons, par n'importe quel moyen, n'importe quel imprudent sur notre route, patricien romain ou croquant de Galilée.

D'une voix radoucie, celle d'un négociateur, mais plein d'autorité, de tranquille supériorité :

Mais nous préférons les moyens faciles, et voici mon suprême effort pour éviter des malheurs sans mesure, en sauvegardant ta situation dont tu as besoin. Je souhaitais que tu interroges le Jésus, peut-être tu te serais rendu compte... Je n'ai entendu de toi cette nuit qu'une proposition un peu raisonnable, le conseil de le gagner. J'y serais prêt. Par de l'argent, par un emploi, au besoin par une de nos filles. Essaie de comprendre : il ne voudrait pas.

Il est désintéressé. On n'a aucune prise sur lui. Donc c'est évident qu'il doit disparaître.

Il n'aime rien de ce qu'aiment les autres. Il ne ressemble à personne, et là, reconnais le crime des crimes. C'est un étranger sur la terre. Il n'y a pas de place sur la terre pour lui.

Il en a conscience. On l'embarrasserait si on l'épargnait.

Silence de Pilate.

Si c'est une vague responsabilité qui te déplaît, je l'endosse bien volontiers. J'en ai pris de moins légères, elles ne m'ont jamais pesé.

Silence de Pilate.

Tu te perdrais pour sauver ce vaurien ?

Silence de Pilate.

Or tu te perdrais définitivement, et tu ne le sauverais que quelques semaines.

Au fond droit surgit Caïphe, que suivent Nicolas, Barnabé et un soldat romain.

SCÈNE VI

PILATE, HANAN, CAÏPHE et les deux autres.

CAIPHE. — Il a refusé de répondre au tétrarque !

HANAN, *avec agitation.* — Au tétrarque ! Il a refusé ?

CAIPHE. — Hérode insistait, riait. L'autre, insolent et immobile, les yeux plantés dans les yeux de son prince, n'a pas disjoint les lèvres seulement.

Hanan se retourne vers Pilate, et à voix basse, saccadée :

HANAN. — Et tu disais : Pauvre bonhomme de Jésus !... Il n'a peur ni envie de rien. Le pauvre bonhomme dédaigne son tétrarque !... *(A Caïphe, avec des gestes fébriles.)* Je veux le voir, ce coquin bizarre m'intéresse. *(A Pilate.)* Ça ne t'intéressait pas, de le voir ?

Temps.

PILATE. — Qu'on l'amène !

Hanan est ravi, tout secoué dans son vieux corps de la violente scène qu'il vient de soutenir et de sa satisfaction nouvelle.

HANAN. — Après, tu me le renverras, je le passerai à Caïphe ensuite, mais je suis curieux de le connaître, il en vaut la peine.

PILATE, *au soldat.* — Qu'on m'excuse auprès du tétrarque !

Caïphe est près de Hanan.

HANAN, *à Caïphe, bas.* — Il se débat, mais nous le tenons.

PILATE, *au soldat.* — Dans un instant je le rejoins.

Le soldat sort à droite.

A gauche, Caïphe, Barnabé, Nicolas, font cercle derrière Hanan, face à Pilate.

HANAN, *à Pilate, avec un respect solennel.* — Nous t'avons humblement exprimé nos vœux, et les intérêts de ce pays, qui nous paraissent coïncider avec ceux de l'Empire. Et puisqu'il m'a été donné d'approcher à cette occasion le représentant de César, je te supplie, quand tu manderas des nouvelles, ou, si je ne te revoyais pas, *(Sournoisement.)* quand tu aurais à regagner Rome, de me mettre aux pieds de l'empereur. Nous le vénérons fidèlement, et à ce Dieu qu'il ne reconnaît pas nous ne cessons de signaler dans nos prières un si magnifique souverain et un si grand homme.

Les quatre Judéens sortent par la gauche.

SCÈNE VII

JÉSUS, PILATE

Jésus entre par la droite, conduit et surveillé par le soldat. Il est enchaîné. Il est hâve, décharné. Un peu de sang au front. Pilate, immobile, le regarde. Sous ce regard Jésus, sur place, se redresse, ses yeux étincellent, et, comme tout à l'heure avec Hérode, il les plante dans ceux de Pilate, sans insolence mais sans peur. Cet échange de regards se prolonge un peu, dans un grand silence...

Soudain :

PILATE, *au soldat.* — Ote ces chaînes. *(Le soldat délivre Jésus, puis, sur un geste de Pilate, sort. Jésus surpris. Pilate s'adresse à lui, simplement, nettement, sans hauteur ni dureté :)* Je ne suis pas ton ennemi.

JÉSUS. — Je viens de m'en apercevoir.

PILATE — Tu n'as pas répondu à Hérode ?

JÉSUS — Il a tué le Baptiste

PILATE. — A moi tu réponds ?

JÉSUS. — Tu me parles sans mépris, et tu représentes César.

Pilate s'approche de Jésus, l'examine de près, voit cette petite marque sanglante au front.

PILATE. — Tu saignes ?

JÉSUS, *sans se plaindre.* — C'est peu de chose.

PILATE. — Mes soldats t'ont maltraité ?

JÉSUS. — Ils avaient des ordres, sans doute...

PILATE, *vivement.* — Pas de moi !

JÉSUS. — Ils croyaient bien faire.

PILATE. — Ce ne sont pas des citoyens romains !

Il regarde Jésus avec pitié, avec estime, sympathie.

Où as tu été pris ?

JÉSUS. — Aux Oliviers.

PILATE. — Comment restais tu si près de la Ville, au lieu de passer le Jourdain, la frontière, de te terrer quelques jours au désert ?

JÉSUS. — Depuis trois mois je n'avais pas paru à Jérusalem.

PILATE. — Pourquoi y étais tu revenu depuis quatre jours ?

JÉSUS. — Chaque soir je m'enfermais à Béthanie, dans une maison.

PILATE. — Pourquoi pas ce soir ? Et pourquoi dormir sur la dure, quand tes forces sont à bout ?

JÉSUS. — Je n'ai pas dormi...

PILATE, *avec bonté.* — Et mangé ? Tu mangeais souvent ? Il n'y a rien dans ta robe.

Emotion de Jésus.

JÉSUS. — Mais tu me traites avec bonté !

PILATE. — Ta bravoure me plaît. Et je sais ton innocence, qui te met sous la protection de Rome. Déjà ne redoute plus les principaux de tes persécuteurs. Je viens de destituer Caïphe, qui t'avais fait arrêter. Hanan n'est désormais qu'un vieil homme sans influence. Le grand-prêtre que je nommerai ce matin n'aura pas envie de se dresser contre moi.

JÉSUS, *vivement.* — Contre toi ? Tu prends le parti d'un malheureux qu'entoure la haine des puissants ?

PILATE, *s'asseyant.* — Rome est trop grande pour s'associer à des haines injustes, et trop puissante pour tenir compte de personne.

Défaillance de Jésus.

JÉSUS. — Je ne m'attendais pas...

PILATE. — Tu peux t'asseoir.

JÉSUS. — Je ne m'attendais plus qu'à des coups, et à des crachats... Ta douceur me déconcerte... *(Emu, faiblissant, il se confie.)* En effet, je n'ai plus de forces... Tu trouves que j'étais imprudent ? Mais je me suis caché tout l'hiver, et déjà tout l'automne, dans les bois, autour du Jourdain, passant d'une rive à l'autre, et parfois gagnant le désert comme tu conseillais... Je n'ai jamais voulu que faire du bien, j'étais venu pour cela, j'ai commencé dans un élan d'amour que tu ne comprendrais pas, qui me semble si loin après si peu d'années ! Et je suis toujours traqué, toujours il me faut fuir, il y a des menaces dans chaque bouche, des pierres dans chaque main, depuis un an je n'entends parler que de prison et de supplice... Quelle peine, d'être un homme ! Que les hommes sont ingrats !

PILATE, *souriant.* — Quel âge as tu ?

JÉSUS. — Trente-trois ans.

PILATE. — A trente-trois ans on ne sait pas, dans les parages de Nazareth, que les hommes n'ont pas coutume de chérir celui qui se mêle de les distancer un peu trop, par l'esprit ou par le cœur ? *(Il secoue la tête.)* J'avoue d'ailleurs qu'on te hait bien. Mais de ses ennemis nul ne doit se plaindre.

JÉSUS. — Je ne me plains pas. Ceux qui se croient mes ennemis ont à transmettre une tradition sublime, ils voient en moi son destructeur, alors que je viens l'accomplir.

Temps.

PILATE. — Tu sais que tu as été vendu ?

JÉSUS, *faiblement.* — Oui.

PILATE. — Tu sais par qui ?

JÉSUS, *éludant.* — Heureusement tout va finir.

PILATE, *insistant.* — Par qui ? Je connais le nom de cette crapule, je l'ai au bout de la langue, dès que tu l'auras dit je dirai : C'est celui-là !

Jésus se tait.

Je comprends... Après trois ans d'intimité quotidienne... Il est innommable, en effet.

Amicalement.

Sa trahison va te servir. J'aurais moins envie de préserver ta tête. Car les autres la voulaient. Ils l'auraient prise.

JÉSUS, *simplement.* — Non.

PILATE. — C'est de ta vie, qu'il s'agissait !

JÉSUS. — On ne peut pas me prendre ma vie. Je la donne.

PILATE. — Du calme ! Tu ne la donnais pas, cet hiver, quand tu te cachais très raisonnablement.

JÉSUS. — Le moment n'était pas venu.

PILATE. — Il est venu ?

JÉSUS. — Ma tâche va se terminer.

PILATE. — Qu'auras tu fait ?

JÉSUS. — J'aurai sauvé les hommes.

Pilate est légèrement agacé de ce langage déraisonnable.

PILATE. — Pourquoi me parles tu ainsi ?

JÉSUS. — Celui qui te parle est le fils de Dieu.

PILATE. — Nous sommes, tous, les fils de Dieu !

JÉSUS. — Non comme moi.

PILATE. — Surtout ceux qui surpassent les autres, comme toi.

JÉSUS. — Je suis pourtant son Fils unique.

PILATE, *un peu désobligé.* — Me diras tu, à moi, que tu es le Messie ?

JÉSUS. — Je le suis.

Pilate est mécontent, mais indulgent.

PILATE. — Et tu veux te faire roi ?

JÉSUS. — Je suis roi.

Pilate s'énerverait un peu, mais a pitié.

PILATE. — Je te considère comme un garçon très intelligent, mais tu m'abordes sous le coup de bien des émotions, des amertumes et des fatigues, et aussi je me demande si tes gentils succès de prophète ne t'ont pas ébloui un peu... Je voudrais pouvoir te mettre au repos tout de suite. Quand tu aurais pris du repos... Quand tu commencerais à t'éloigner de ces luttes épuisantes... Mais pour l'instant... Et cet instant nous presse.

Avec la force persuasive du bon sens :

Mon ami Jésus, tu n'es pas roi ! Il n'y a pas de roi, en Judée. Il y a un procurateur, et un empereur à Rome. Alors, roi, qu'est ce que ça veut dire ? Si ça ne veut rien dire, ne le dis pas. Si c'est une façon de parler, elle est dangereuse, trouves en une autre.

Et tu es le Messie ?

Jésus se tait. Pilate voit cet entêtement, mais aussi cette souffrance et cette bravoure. Et il change de ton, et de méthode, feignant d'abonder dans le sens de Jésus.

Eh bien, si tu penses que le Messie doit venir, tu peux aussi penser, ayant obtenu certains résultats assez remarquables, il ne faut pas s'exagérer leur importance pourtant, que tu es ce Messie attendu. Mais alors, tu dois vivre, pour achever ta mission ! *(Souriant.)* Les hommes ne sont pas encore sauvés tout à fait. Si tu mourais à midi, quelle trace veux tu que laissent dans l'Histoire quelques pérégrinations, au fond d'une province, près d'un petit lac ignoré, deux ou trois disputailleries au Temple, et un supplice banal, qui chaque année se renouvelle parmi l'indifférence de tous ! Je t'avoue que je ne me rappelle pas les noms des pendus de l'année dernière.

JÉSUS. — J'ai dit quelques paroles, elles changeront les cœurs, qui changeront le monde.

PILATE, *essayant de raisonner Jésus.* — Car le Messie doit délivrer le monde ? Je ne sais pas de quoi, d'ailleurs. Enfin il est chargé d'accomplir une œuvre de rachat au nom d'un Dieu tout-puissant ?

JÉSUS. — C'est cela.

PILATE. — Te voilà seul devant moi. Tous ceux que tu as connus, sauf moi, ou te négligent, ou t'abandonnent, ou te trahissent, ou t'assassinent. Si clément que soit ton Dieu, il les châtiera dans l'éternité. Avant de sauver les générations futures, tu commencerais par perdre tous ceux que tu aurais rencontrés sur la terre ? Ce serait une malédiction, de t'avoir rencontré ? Drôle de Sauveur, permets moi de te le dire !

JÉSUS. — Le Ciel a des clémences que la Terre n'imagine pas.

PILATE. — Explique les moi, si tu es du Ciel ! Je comprends bien qu'on regarde sans haine, c'est l'élégance de la guerre, ses adversaires victorieux, même s'ils exercent jusqu'au bout les terribles droits de la victoire. Mais tes camarades ? Avant de te laisser seul, ils t'avaient servi, et longuement, de leur mieux. Ils seront jetés dans les ténèbres ?

JÉSUS. — Ils seront jugés sur leur vie, non sur un instant.

PILATE. — Même ceux qui ont si bien fichu le camp aux Oliviers tout à l'heure, dès qu'ils ont vu une pique briller ?

JÉSUS, *indulgent.* — Ils ont été surpris dans leur sommeil.

PILATE. — Ils dormaient, sachant ton danger ?

JÉSUS. — Sans doute ces pauvres gens ne croyaient pas que c'était la dernière nuit.

PILATE. — Il n'y en avait pas que tu préférais ?

JÉSUS. — Ce sont eux qui doivent avoir le plus de peine.

PILATE, *ému de cette générosité.* — Tu trouves des excuses à tous. Mais... le... ? Enfin, l'innommable ? Quelle excuse vas tu lui trouver ?

JÉSUS, *vivement, avec angoisse.* — Tu n'en vois pas ?

PILATE. — J'aimerais mieux, quoi qu'il arrive, être à ta place qu'à la sienne. Peut-être tu ne sens pas ainsi. Je te donne une opinion d'Occidental, de noble, de chef militaire... Il est plus à plaindre que toi !

JÉSUS. — Je pense ainsi.

PILATE. — Voilà une dégoûtante aventure, et qui n'embellirait pas la tienne. Tu ne trouves pas que l'opposition serait un peu crue, et un peu facile, entre ta générosité d'archange et l'abjection de ce salaud ? Les poètes de la Grèce, quand ils mettaient en scène un sacrifice, s'y prenaient autrement.

Temps. Puis, vivement :

Et c'était inutile ! Sans que ce marché ignoble intervienne, on pouvait te saisir comme on voulait, à quelque distance du Temple, hier en fin d'après-midi ou ce matin. Il ne fallait donc pas cela.

JÉSUS. — Il le fallait.

PILATE. — Il le fallait ? Suppose que, sur le point de conclure, ton ancien compagnon ait hésité. La honte le prend, il jette le fétide argent qu'il tenait déjà. La Rédemption n'avait pas lieu ? Le Salut des générations aurait tenu à l'humeur d'un minuscule individu, à la rapacité d'un indigent ? Et si l'accord ne s'était pas fait entre lui et ses acheteurs ? S'il n'avait pas obtenu les deux ou trois mille deniers, je ne sais pas, peut-être davantage, qu'il a reçus finalement ?

JÉSUS. — Il a reçu trente deniers.

PILATE, *stupéfait.* — Combien ? Je m'expliquerais de moins en moins... Trente deniers ! *(Brusquement.)* Mais comment saurais tu ce chiffre ? Tu as entendu qu'on parlait de l'affaire, en te ramenant des Oliviers, ou au poste de police ?

JÉSUS. — C'était écrit.

PILATE. — Dans ce cas, ne supposons plus que ton vendeur refuse de te vendre, il ne pouvait pas ne pas accepter ! Mais puisque la Rédemption ne devait se faire que par cette vente, elle avait donc pour condition indispensable l'ignominie d'un de tes humbles camarades ? Le poids énorme de la Rédemption retomberait entièrement sur les épaules du pauvre type qui fut d'abord de si bon cœur ton serviteur et ton ami ? Tu n'as pas d'autre explication ? Car celle-ci ne me plairait pas plus que la première, elle me déplairait même davantage... Et à toi ?

JÉSUS, *tremblant.* — Il y a des choses que les anges du Ciel ignorent, que le Fils même ne sait point. Le Père ne m'a pas livré tous ses secrets.

PILATE. — C'est dommage qu'il ait oublié celui-là.

JÉSUS. — Il ne peut pas y avoir de laideur dans les œuvres de Dieu.

PILATE. — Mais faute qu'il nous renseigne sur ses intentions, nous n'avons que nos yeux, notre bon sens, et, aujourd'hui, cette évidence : même si tu ambitionnes pour ta carrière, et tu ne serais pas le premier, l'éclat d'un dénouement héroïque, tu ne dois pas la clore dans ces conditions, ce serait fâcheux, ni dès à présent, ce serait prématuré.

Donc, au Prétoire, tiens toi sagement !

Tu me le promets ?

Que diras tu ?

JÉSUS. — La vérité.

Déplaisir de Pilate. Il fait un effort sur lui-même, et, sur un ton de confidence :

PILATE. — Ne te fie pas trop à ma sympathie, ou plutôt à mon pouvoir. Tu as ma sympathie sans doute, et surtout cette chance, à te parler franchement, que je me trouve, de façon très personnelle, intéressé à ta cause. Je n'aime pas plus que toi les chefs actuels de ta nation. Entre eux et moi, une question traînaillait, qui va se régler à ton propos. *(Hésitant.)* Mais ils ont de quoi se défendre, et même attaquer.

Et moi... *(Hésitant encore, puis se décidant à cet aveu :)* ... je suis moins armé que tu ne crois. *(Inquiet, avouant :)* Je dois considérer... certaines choses....

JÉSUS, *avec pitié.* — Oui.

Pilate se met à marcher de long en large, enfoncé dans ses réflexions, ne parlant à Jésus immobile que lorsqu'il passe devant lui, n'entendant pas, en deçà ou au delà de Jésus, ce que celui-ci répond.

PILATE. — Beaucoup de choses...

Clémence, abnégation, supériorité de Jésus.

JÉSUS. — Je te plains.

Pilate, donc, va et vient.

PILATE. — Il me faut manœuvrer.

JÉSUS. — On te jugera mal.

PILATE. — Je me demande s'il ne vaudrait pas mieux, au fond, maintenir en fonction ce mauvais grand-prêtre...

JÉSUS. — Tu aurais pu, comme tant d'autres qui ne te valaient pas, vieillir honoré, et mourir tranquille.

PILATE. — Hanan a vu ma fermeté, il a dû réfléchir...

JÉSUS. — Mène moins de bruit avec tes pas, ils vont retentir jusqu'à la fin du monde.

PILATE. — Ah ! Cette histoire n'est pas très bien emmanchée ! Tâchons au moins de gagner du temps.

JÉSUS. — Or tu auras été mon dernier ami.

Pilate vient de s'arrêter devant Jésus, et a entendu ces derniers mots.

PILATE, *touché et souriant.* — Mais si je ne te sortais pas d'affaire, tu me trouverais des excuses ?

JÉSUS. — Tu en aurais.

PILATE, *admirant et riant.* — Comme tous les autres?

JÉSUS. — Oui.

PILATE, *sérieux.* — Sauf, évidemment...

JÉSUS. — Tous.

Temps.

PILATE. — Tu oublies à qui je pense ?

JÉSUS. — Non.

PILATE, *avec force.* — Tu ne le vomis pas ?

JÉSUS. — Je l'aime.

Stupeur de Pilate.

PILATE. — Je n'ai pas bien entendu ?

JÉSUS. — Si.

PILATE. — Qu'est ce que tu as dit ?

JÉSUS. — Que je l'aimais.

PILATE, *avec éclat.* — C'est une face immonde !

JÉSUS. — Tu ne le connais pas.

PILATE. — Il te volait depuis trois ans !

JÉSUS. — Ce n'est pas exact.

PILATE. — Depuis un an il t'espionne !

JÉSUS. — On t'a menti.

PILATE. — Il est allé deux fois trouver les prêtres !

JÉSUS. — Je ne le crois pas.

PILATE. — Il discutait le prix de ta peau !

JÉSUS. — Qui a vu cela, pour l'affirmer ?

PILATE. — Il a fini par accepter n'importe quoi !... Et qu'est ce que tu as dit ?

JÉSUS. — Que je l'aimais.

Pilate se tait, fouille Jésus des yeux, incapable de comprendre, bouleversé, ébloui...

Puis, tâchant de reprendre sa supériorité, mais avouant son émerveillement :

PILATE. — Allons, tu es un peu fou sans doute, mais je viens d'apercevoir, dans ta maigre robe, une beauté qu'Athènes ne m'avait pas apprise, une grandeur que Rome ignore... Par Jupiter, si je ne les conserve pas, je veux passer pour un poltron, pour un homme de rien !

Le jour vient de commencer à poindre, monte vite, ...le jour du Vendredi.

Voici le jour. *(Souriant.)* N'espère pas qu'il éclaire ta mort.

Au soleil naissant on distingue mieux la campagne environnante, le bois montueux des Oliviers, la route de Galilée, la forme dépouillée du Calvaire. Et les dômes du Temple tout proche éclatent dans la lumière neuve.

Jésus regarde vers le public.

JÉSUS. — Voici cette Jérusalem qui n'a pas voulu de moi !

PILATE, *amicalement.* — Demain tu seras loin de ces tours et de ces dômes.

JÉSUS, *tourné vers la droite.* — Les Oliviers !

PILATE. — Si tu n'avais pas eu l'idée d'y passer la nuit !

JÉSUS. — Béthanie !... *(Emu, il se détourne vers la gauche. Il frissonne. Le Calvaire...)* Ah !

PILATE. — Ne regarde pas de ce côté.

JÉSUS. — Père, pourquoi as tu voulu...?

PILATE. — Ne regarde pas vers le Calvaire ! La route que tu prendras, c'est, après ta libération, celle-ci, bien blanche et bien longue, vers ta fraîche Galilée. Dans quelque temps je te ferai signe, tu viendras à Césarée, je m'occuperai de toi. *(Souriant.)* Tu verras que tu arrives trop tard pour renouveler le monde. Un ordre existe, que Rome a fondé par son génie grandiose, et qu'elle soutient par ses armes d'airain. Tu y déploieras tout ce que tu vaux... *(Changeant de ton, net, pratique.)* ...et qu'il te faut, ce matin, cacher. Au Prétoire ne dis rien que d'inoffensif. Fais la bête ! Sous un prétexte je te renverrai à Hérode. Réponds lui, cette fois ! Avec Hanan, oui, plutôt, garde le silence, et avec Caïphe, sur ta première imprudence ces vautours fondraient ! Méfie toi du peuple, qui réclame ta mort. Tout peut s'arranger, si tu es habile et calme. *(Il le congédie affectueusement.)* Tâche de dormir une heure ou deux, ça te ferait du bien.

Jésus remercie d'un sourire, va pour sortir par le fond droit. Pilate l'arrête brusquement.

Attends ! La populace a envie de boire ton sang, mais cette ivrognesse veut surtout sa rasade habituelle, son compte de crucifiés, et il n'y en a de désignés que deux encore, des larrons. Je tiens au cachot un gredin pire, un bandit qui a tué, Barabbas. Je le jetterai à mes hurleurs, ils seront contents. Et toi, ça te rassure ? Tu prends confiance ?

JÉSUS, *d'une voix tendre et mystérieuse.* — Garde confiance toujours, quoi qu'il t'arrive ! Un jour, ce qui va se passer tout à l'heure pèsera bien lourd sur ton cœur. Mais je te laisse cette grande nouvelle. Le désespoir cesse d'être permis*.

Pilate, sans pouvoir comprendre, mais avec amitié et le bon sens des réalités :

PILATE. — Va reposer un peu.

JÉSUS. — Désormais, là-haut, Quelqu'un veille ! La Terre n'est plus seule...

Pilate sourit, et à Jésus, qui est sur le point de disparaître, recommande :

PILATE. — Fais la bête !

Il a un geste vers la droite, le soldat réapparaît et suit Jésus qui sort.

Pilate, qui est à gauche, l'accompagne des yeux, fait quelques pas dans la direction de Jésus disparu, puis s'arrête, songeur, au centre.

A pas lents, et toujours rêvant, il redescend vers le premier plan droit, pour rentrer chez lui.

SCÈNE VIII

JUDAS, PILATE

Pendant que Pilate descend ainsi, Judas apparaît au fond gauche. Pilate va sortir. Judas s'avance pour que Pilate l'entende. Pilate se retourne, voit ce pauvre hère intimidé qui lui fait un humble sourire.

PILATE. — Quoi ?

JUDAS. — Oh ! Maintenant rien, c'est plus la peine... Je veux que te saluer honnêtement... Je m'avais pensé te solliciter, parce qu'on te sait bon pour le pauvre monde, et que Rome est si grande, eh bien, un peu d'argent et ta protection, mais c'est plus la peine, pour moi et mes camarades.

PILATE. — Quels camarades ?

JUDAS. — Ceux du Nazaréen.

PILATE, *intéressé aussitôt.* — Et tu as du remords tout de même, puisque tu viens me trouver ?

JUDAS, *très vivement.* — Du remords ? Et de quoi ?

PILATE. — Tu n'étais pas aux Oliviers cette nuit ?

JUDAS. — J'y étais tellement que...

PILATE. — Je ne te félicite pas d'avoir si bien fichu le camp. Lorsqu'on a été trois ans des copains, on ne se lâche pas comme ça dès que les choses tournent mal.

JUDAS. — Pardon ! Moi, au contraire...

PILATE, *non sans sympathie.* — C'est toi qui as frotté les oreilles du sergent ?

JUDAS, *fièrement.* — J'ai...

PILATE. — Approche ! Tu vas me renseigner un peu, pour tout à l'heure... Comment t'appelles-tu ?

JUDAS, *enchanté.* — Judas de Kerioth.

A ce nom, Pilate tressaille, recule avec horreur et dégoût, et frappant le sol d'un pied furieux, il vocifère :

PILATE. — Dehors ! Tu me salis les yeux ! Ordure disparais !

Judas, ébahi, reste figé sur place.

Pilate marche sur lui à grands pas menaçants.

Judas détale.

Pilate, seul, se retourne, et va vivement vers sa porte, le visage contracté de mépris, en battant de la main l'air devant ses narines pour leur épargner cet air infect que Judas a respiré.

---

* On sait que, d'après la tradition, Pilate, relégué en Gaule, s'est suicidé, à Vienne, en 40.

ACTE III

REPENTIR DE JUDAS

A Gibéa, chez Jeanne et Jaël, le matin du Vendredi Saint.

Une espèce de hangar où les deux femmes se tiennent pendant la journée et travaillent. Les instruments de leur métier. Un ameublement très modeste : une natte, quelques coussins à terre, deux ou trois vases d'argile, un coffre peint. Portes : à droite, vers l'extérieur ; à gauche, vers la maison. Au fond, le jardin, dont la scène n'est séparée par aucun mur. Et au delà du jardin, sous le puissant soleil jaune de Judée, le panorama de Jérusalem qui ne se trouve qu'à une heure de marche, la Ville Sainte dans ses remparts aux quatre-vingt-dix tours, que dominent la tour Antonia et, au dessous d'elle, les dômes du Temple.

Le Calvaire et les Oliviers encadrent ce paysage.

SCÈNE PREMIÈRE

JUDAS, JEANNE, JAËL

Judas, qui vient de rentrer chez lui, est assis entre Jeanne et Jaël heureuses. Jeanne a gardé toute sa fraîcheur physique de Cana. Jaël a vieilli.

JAËL, *gouaillant affectuesement.* — Tu passe donc pas ministre ?

JUDAS, *assez confus, mais épanoui.* — Je le voudrais pas, être ministre, quand on m'offrirait ! Je veux que ma maison.

JAËL. — Ce serait alors que tu aurais fait fortune, puisque tu devais abandonner de disciple qu'après fortune faite ?

JUDAS, *prudemment.* — Je puis pas dire que j'ai fait fortune complètement...

JAËL. — Tu rapportes au moins quelque chose ?

Judas rit, avec un certain embarras.

JUDAS. — Je t'avoue que je rapporte même pas ce que je m'étais laissé accepter.

JEANNE. — Et que tu tenais ?

JUDAS. — Dans ma ceinture ! *(A Jaël, un peu embarrassé toujours :)* Ça t'aurait amusée de savoir combien, si je te l'avais remis je te forçais à rire.

JAËL. — Enfin, tu as rien du tout ?

JEANNE. — Combien tu tenais ?

JUDAS, *à Jaël.* — Combien tu m'avais prêté à Cana ?

JAËL. — Je me souviens plus.

JUDAS. — Tâche te souvenir.

JAËL. — Trois ans !

Elle a un geste vague.

JUDAS, *éclatant de rire.* — Trente deniers !

JAËL. — Je me souviens.

JUDAS. — Eh bien, moi je les tenais cette nuit, ensuite je les ai rendus, et encore c'était pourtant qu'un acompte sur une commande.

JAËL. — Quelle commande ?

JUDAS. — Tu seras fière quand tu l'apprendras et tout ce que j'ai accompli depuis hier. Une commande de Caïphe !

JEANNE, *admirant.* — De Caïphe ?

Fierté de Judas.

JUDAS. — Moi, cette nuit, vous me croirez si vous voulez, j'ai vu Caïphe comme je vous vois, et je lui ai parlé à Caïphe comme vous parlez aux gens de notre rue. Et qu'est ce que j'ai accompli ? *(Avec orgueil.)* J'ai sauvé Jésus ! Ni plus ni moins ! Les pontifes prenaient des mécontentements sur lui, et c'est pas le moment, au moment que nous sommes et le Calvaire qui chôme jamais ce vendredi-là, que les pontifes soient en colère après quelqu'un... J'y ai dit comme ça : *(Avec autorité.)* Allons, Caïphe ! *(L'air avantageux.)* Total, voilà Jésus tranquille, et je vous inculque que c'était temps ! Il serait en prison Jésus à cette heure, ou peut-être devant le Prétoire, est ce qu'on sait ? Et quand on connaît Pilate comme je le connais, je le connais moi Pilate, on s'aperçoit que c'est pas des gens à qui c'est commode de se frotter même quand on a rien à se reprocher... En prison, ça se peut que Jésus a l'air d'y être, on a fait semblant de l'arrêter, je dis pas comment, *(Il attend des questions, vainement.)* ... mais probablement il est libéré déjà. *(A Jeanne.)* si tu avais guetté par ici *(Premier plan droit.)* au lieu de par là *(Fond.)*, tu l'aurais peut être reconnu qui passait pour rentrer chez lui à Nazareth, mais tu l'as pas beaucoup vu à Cana, et sans doute il baissait la tête... Ou alors si on le garde un peu, c'est que pour le protéger de la foule, y a des gens qu'on avait montés contre lui injustement, des imbéciles ou des jaloux, et qui lançaient de mauvais cris.

JEANNE. — On l'a tout de même arrêté Jésus ?

JUDAS. — On a fait semblant, je t'insiste, et si quelqu'un doit le savoir c'est moi, j'ai amené les soldats pour que Jésus puisse pas s'y tromper, mais il devine vite le Maître, et quand je l'ai bien embrassé pour le rassurer tout à fait, il m'a félicité par un sourire d'une bonté et d'une reconnaissance que je me souviendrai tant que je vivrai, et il m'a appelé son ami.

JAËL. — Pourquoi tu as rendu les trente deniers ?

JUDAS. — On me les donnait sans que j'aie mérité pour ! Ou alors, quand on rend service à tout le monde, y a que la reconnaissance pour vous payer.

JAËL. — Si tu comptes sur cette monnaie-là, elle est encore plus rare que l'autre.

JEANNE. — Mais si ce qu'on te donnait c'était un acompte sur une commande ?

JUDAS. — La commande était pas ferme.

JEANNE. — Tu avais toujours les trente deniers.

JUDAS. — Pour trente deniers personne devient beaucoup plus riche ni plus pauvre !

JAËL. — Et en les rendant, c'est comme si tu avais annulé la commande, à présent on la passera plus.

JUDAS. — On pourra la passer tout de même, je les ai pas rendus directement... Comme déjà, sorti de Jérusalem, je revenais vers Gibéa, j'étais à moitié chemin, je sais pas pourquoi je m'ai senti embêté de cet argent, y a des gens qui pour de l'argent ont tra-

fiqué des actions pas bien, moi je dois pas exposer à un soupçon l'honneur immaculé d'un disciple et d'un compagnon de Jésus, alors j'ai retourné au Temple, sinon je vous cognais à la porte en pleine nuit. Au Temple, tout silencieux ! Je voulais retrouver les pontifes, mais ma foi ils m'ont fait répondre de me débrouiller avec cet argent comme ça me plairait. Et moi, de mauvaise humeur un peu, j'ai jeté l'argent dans la cour. de cette façon ils ont eu beau dire, c'est eux qui se débrouilleront avec lui comme ça leur plaira.

JEANNE. — Mais puisque c'était en pleine nuit, tu aurais pu arriver ici plus tôt, et pas à 10 heures !

JUDAS. — D'abord les pèlerins encombraient le passage, moi je marchais en sens inverse à travers eux... Et nos anciens hymnes j'entendais, mais je préfère mieux dire à présent, comme Jésus a inventé : *Notre Père qui es aux Cieux...*

JEANNE. — Que c'est joli !

JUDAS. — Je te réciterai la suite, c'est encore plus joli !

JEANNE. — Récites en un peu.

JUDAS. — *Que Ton nom soit sanctifié...*

JEANNE. — Ah ! C'est beau !

JUDAS. — *Que Ta volonté soit faite sur la Terre comme au Ciel...*

JAËL, *haussant les épaules.* — La volonté de Dieu, comment on la ferait pas, de bon cœur ou non ?

JUDAS. — Mais il faut la faire de bon cœur, voilà le nouveau !

JAËL, *pour changer de conversation.* — Et tu as dormi où ?

JUDAS. — Précisément. C'est la vraie raison que vous m'avez pas vu plus tôt. Sur la route je m'ai trouvé comme mal à l'aise, y avait des parties de cette aventure que je m'expliquais pas très bien, je sais pas, enfin la tête me pesait, et dans le fossé sur le côté je m'ai mis, y avait de l'herbe, pour pas gêner les pèlerins, et là j'ai ronflé trois quatre heures comme une bête qui en peut plus, jusqu'à ce que les cantiques à la fin me réveillent, et de cette manière je suis venu.

JEANNE. — Tu as plus sommeil ?

JUDAS. — La tête encore lourde vaguement, mais ça m'a passé.

Jaël rit.

JAËL. — Enfin, si tu as la tête lourde, au moins ta ceinture est légère, elle t'embarrassait pas pour marcher.

JUDAS. — En tout cas j'ai rien quémandé à personne.

JAËL, *raillant.* — Y avait de l'avantage à faire le disciple !

JUDAS, *fièrement.* — Y avait de la gloire, je te le colloque ! Moi, je chassais les maladies et les démons, et je marchais à ma convenance sur les serpents et les scorpions sans qu'ils aient le droit de me piquer ! Et pas plus tard que dimanche, quand on a traversé après le midi Bethphagé en arrivant, nous avions les Douze coupé quelques branches pour les agiter en l'air et qu'on s'aperçoive que c'était Jésus, mais tout le quartier le savait déjà, des branches tout le monde en secouait, on criait, de bons cris alors, à l'exaltation du grand prophète, lui se tenait sur un ânon simplement et recommandait qu'on laisse faire, sous les pieds de la bête pour que ça soit mou les gens jetaient ce qu'ils avaient, des robes, des fleurs, des tapis...

JAËL. — Tu as pas pensé à regarder si tu en reconnaissais de la maison ?

JUDAS. — J'y ai pas pensé, je pensais à rien ! Voilà comme on était, avec Jésus ! Si tu demandes pourquoi, moi j'ignore. Mais en répandant le bien il a passé, il était beau, il était doux toujours sauf parfois dans les derniers mois quand il avait trop peur, et je te contredis une chose, c'est que je prétends pas qu'il était le Messie, mais quand le Messie viendra, et de Bethléem comme mon Maître, il pourra faire davantage, mais pour faire mieux il pourra pas. Et on saura jamais ce qu'il aurait Jésus achevé en fin de compte si les méchants l'avaient pas empêché. C'est dommage qu'on doit s'arrêter déjà...

Jaël finit par s'étonner que Judas pense tant à Jésus, et si peu à la maison de Gibéa.

JAËL. — Mais tu es avec les autres encore, ou ici ?

Judas lui tend les bras.

JUDAS. — Embrasse moi, je suis rien qu'ici. Et tellement ici que je vous propose, un projet que je m'ai mis là, j'irai demain à Jérusalem une fois dernière pour voir les Douze que je leur ai pas fait mes adieux, et les inviter qu'ils viennent tous, Jésus à la place d'honneur, manger chez nous le repas de la Pâque l'an prochain en montant au Temple, et dans ce cas vous nous entendrez ce que nous chanterons !

JEANNE. — On les recevra de notre mieux, mais ce soir et toute l'année on sera que nous trois.

JUDAS. — Ce sera peu, ce sera bien.

JEANNE. — Ce sera bien.

JAËL, *insinuante.* — Ce sera peu...

JUDAS. — Qui tu souhaites de plus ?

Jaël rit.

JAËL. — Quand c'est qu'on deviendra quatre ?

JEANNE, *tendrement.* — Quand il voudra.

JUDAS. — Dès qu'on pourra.

Jaël se détache d'eux.

JAËL. — Pour ça on doit faire le nécessaire.

Jaël se dirige vers la porte de droite.

JEANNE. — Où tu t'en vas, Jaël ?

JUDAS. — Pourquoi tu restes pas ?

Jaël est sur la porte.

JAËL. — On avait assez honte nous deux que tu nous désertes toujours, je vais dans le pays raconter un peu qu'à présent on aura plus l'air si bêtes et qu'y aura un homme à la maison.

JUDAS, *fièrot.* — Ça t'est pas tellement égal que ça de me tenir et que je me disperse plus sur les chemins...

SCÈNE II

JUDAS, JEANNE

JUDAS, *mélancolique.* — Elle se fait pas plus jeune, la Jaël...

JEANNE. — Elle se porte pas aussi bien comme jadis, des fois. Et trop vaillante !... Mais à présent qu'elle te tiendra !

Temps.

JUDAS. — Nos affaires, ça prospère toujours ?

JEANNE, *riant.* — Tu as attendu qu'elle soit pas là Jaël pour le demander ?

JUDAS. — Il me tarde pas qu'elle me grommelle.

JEANNE, *vaguement.* — Calmement elles vont, les affaires...

JUDAS, *surpris.* — Moins fort que l'an passé ?

JEANNE. — Déjà l'an passé...

JUDAS. — Et qu'y a deux ans ?

JEANNE, *avouant.* — On vivotait à peiné...

JUDAS. — Moi, je pensais que si vous étiez pas reparties à Kerioth comme elle me l'annonçait Jaël à Cana...

JEANNE. — A Kerioth trop loin là-bas nous risquions plus de te voir pour la Pâque, quand tu venais à Jérusalem.

JUDAS, *achevant.* — ...C'était parce qu'ici à Gibéa ça s'était mis à marcher plutôt bien.

JEANNE. — C'était aussi parce qu'on a jamais eu l'argent d'un déménagement encore, et de recommencer une autre installation.

JUDAS. — Vous l'annonciez que ça marchait, quand je vous visitais !

JEANNE. — Pour que tu acceptes ce qu'on te remettait chaque fois.

Judas ému.

JUDAS. — Et qui vous manquait ensuite ?

Peine de Jeanne.

JEANNE. — Pourquoi tu m'en parles ?

Peine de Judas. Puis, avec résolution :

JUDAS. — Eh bien, j'aurai encore fait ça pour Jésus !

JEANNE, *doucement.* — Tu solliciteras un peu d'excuse à Jaël...

JUDAS, *gravement.* — Et à toi ?

JEANNE. — J'ai rien à t'excuser : je t'aime.

JUDAS. — Mais quand j'étais si loin, et que les journées s'entassaient ?

JEANNE. — Je me pensais que tu préférais mieux comme ça...

JUDAS, *très ému, un peu inquiet.* — A aucune heure tu as éprouvé que ton sentiment pour moi devenait par force, c'est naturel, un peu moins chaud et radieux ?

JEANNE, *simplement.* — Jamais.

Judas troublé, repentant, heureux.

JUDAS. — Tu m'as aimé d'amour tout le temps ?

JEANNE. — Oui.

JUDAS. — Il te manque plus qu'une générosité à faire, et puis tu auras qu'à te laisser être contente, c'est de pardonner de bonne amitié à l'idiot qui te demande pardon.

Jeanne a les larmes aux yeux.

JEANNE. — J'ai tant pâti que je peux pas te dire que ma joie d'à présent le compense...

JUDAS. — Mais si je t'ai volé trois ans, ma brave chérie petite, nous avons notre vie entière, on est pas vieux, elle sera longue, pour bien compenser tout ce que tu as pâti.

JEANNE. — Trois ans il m'a semblé que les trois années d'abord, du mariage, étaient pas vraies, et que je recommençais nos fiançailles, avec mon promis qui pouvait pas me rejoindre.

Bonheur de Judas.

JUDAS. — Alors, aujourd'hui, c'est nos vraies noces ! Et pas celles de gens qui ont eu plaisance l'un de l'autre, mais se doutent pas comment ils s'accorderont. Moi je te connais, ma Jeanne. Ton cœur, je sais tout ce qu'il vaut, parce que tu me l'as gardé sans me retrancher rien pendant une séparation pareille. Mais tes baisers, mais tes chansons quand je te serrais dans notre lit, et ta gorge qui ronronnait sans savoir quoi et que j'entendais à peine du lointain de mon délice à moi, et ta poitrine qui sautait tellement par dedans qu'elle me faisait peur, et ton silence qui tremblait encore quand je me rallongeais le long de ta jambotte en continuant à te serrer... Mon pauvre amour, je pourrai venir très âgé et penser à ça un million de fois, jamais je m'expliquerai comment j'ai abandonné pour le cas d'un prophète celle de seize ans que je chérissais...

JEANNE, *accablée par son bonheur et presque défaillante.* — Parles en plus, ça fait trop mal tellement c'est doux !... Reprenons toutes les anciennetés comme si elles avaient pas été interrompues... Tu as pas envie que mon cœur se casse ? Il est si gonflé, si content, je t'assure qu'il en peut plus...

JUDAS. — Tu te rappelles, après un an, après trois ans, comment cette émotion s'apaise ?

Doux frémissement de Jeanne.

JEANNE. — Je le trouvais bien large notre lit le soir...

JUDAS, *sourdement.* — Prépare le notre lit.

Jeanne va sortir, à gauche.

SCÈNE III

JUDAS, JAËL, JEANNE

Jaël rentre par la droite.

JAËL. — Qu'est ce qu'il m'a narré, le boucher ?

JUDAS. — A toi il te narre, à moi tu me demandes quoi ?

JAËL. — Il retourne de Jérusalem.

JUDAS. — Il est pas le seul !

JAËL. — A l'instant il en retourne, et il a été au Temple un bon moment pour les agneaux à bénir qu'il rapporte.

JEANNE. — Si on lui achetait un, d'agneau ?

JAËL. — Il a entendu la nouvelle que Jésus serait en prison depuis cette nuit.

JUDAS, *amusé.* — En prison, tu sais de quelle sorte, personne peut mieux être au courant que moi, et naturellement on en cause, déjà sur la route tout à l'heure des gens près de moi en causaient, je rigolais autant comme maintenant je rigole. Ça prouve qu'on a eu prudence de le protéger un peu comme je vous annonçais.

JAËL. — Il voit pas de cette façon, le boucher.

JUDAS. — Il voit à sa façon, il répète ce qu'on parle.

JAËL. — C'est un homme posé, tu le connais pas, il est établi que depuis deux ans au pays. Ce qu'il explique, on peut s'y fier.

JUDAS. — Qu'est ce qu'il explique ?

JAËL. — Que Jésus passerait devant le Prétoire en ce moment.

JUDAS, *haussant les épaules.* — C'est des histoires !

JAËL. — Le boucher se trouvait encore là quand on conduisait Jésus au Prétoire, et lui-même l'a regardé qu'il y entrait, et c'est alors qu'il est reparti parce que c'était l'heure qu'il rouvre sa boutique ici.

Temps.

JUDAS. — La question du Prétoire était pas convenue entre moi et les pontifes, alors si par hasard elle était vraie, ça prouverait, mais je le crois pas, que Caïphe et Hanan, à cause du monde qui criait contre Jésus et ça les inquiétait un peu pour la paix du peuple de Dieu, ils auraient fait semblant, dans son intérêt, d'un jugement, comme on a fait de l'arrestation manigancée très bien par moi et eux.

JAËL. — Qu'est ce que tu as fait, après l'arrestation ?

JUDAS. — J'avais plus à faire, j'avais tout fait, je m'en ai allé de mon côté.

JAËL. — Tu as pas escorté Jésus pour revenir d'où on l'avait pris ?

JUDAS. — Y avait les soldats, il risquait rien.

JAËL. — Paraît que les soldats l'auraient frappé, et craché dessus.

JUDAS, *indigné.* — C'est pas possible, après ce que j'ai averti Malchus, et tout bien préparé d'avance ! D'ailleurs les disciples étaient là, ils auraient pas autorisé qu'on y touche, et personne pensait à le toucher.

JAËL. — Les disciples se sont tirés comme toi de suite chacun de son côté.

JUDAS. — Parce qu'ils se doutaient bien, comme moi je savais, qu'y avait pas à redouter pour le Maître.

JAËL. — Ils se sont tirés parce qu'ils avaient peur.

JUDAS, *riant.* — Ils m'avaient vu que j'embrassais Jésus !... Sur le moment je m'intéressais pas d'eux... De peur ils se seraient tirés, s'ils avaient pensé la chose effective ? Ils sont trop consciencieux et loyaux ! Le Maître avait pas raison de se défier d'eux, des fois ça lui échappait de leur envoyer des paroles sévères, qu'on oubliait aussi vite comme lui. Regarde Pierre, Jésus y a prédit que lui Pierre le renierait trois fois. *(Gaiement.)* Il a bien dit que je le trahirais !

JAËL. — C'est que Pierre, qu'il prétend le boucher, cette nuit dans la cour de Caïphe il l'aurait renié trois fois Jésus...

JUDAS, *mécontent.* — Amène le moi, ton boucher, qu'il me confirme ce détail en face ! Dans tous les cas, si les soldats ont pas été convenables avec le Maître et s'avaient permis de l'insulter, je m'aperçois que je m'en ai allé peut-être trop tôt, mais j'étais d'accord avec le grand-prêtre, ces Romains de la Samarie on les punira, et tout ça me plairait pas beaucoup si Jésus, y a que lui qui compte, il avait pas bien deviné avec mon baiser en me traitant de son ami.

JAËL. — Il saignait du front, en rentrant au Temple.

JUDAS, *désolé.* — Il saignait ? Caïphe m'avait promis qu'on le traiterait tout doucement ! Il saignait, le pauvre Maître ?

Temps.

JAËL. — Et si encore il verse que ce sang aujourd'hui...

Temps.

JUDAS. — Que ce sang ? Quel autre sang ?

Temps.

JAËL. — Tout le monde chuchotait devant le Prétoir que Jésus était condamné d'avance, que les pontifes exigeaient sa mort, et qu'on le clouerait en croix sur le Calvaire à midi.

Colère de Judas.

JUDAS. — Moi, mon avis, c'est que les langues, à Gibéa... Les pontifes, qui leur a causé ? Et qui a voulu que cette nuit même on simule de l'arrêter Jésus pour qu'il puisse de suite être tranquille ? Le grand-prêtre pensait ailleurs, et une bonne preuve que je vous donne, c'est que lui préférait mieux convoquer le Maître après les fêtes, et c'est moi qui ai réclamé !

Vague geste de Jaël.

JAËL. — Moi je te répète ce que le boucher...

JUDAS. — Et tu l'appelles un homme posé, le boucher ?

JAËL. — Enfin, des bruits, je te dis pas que j'y crois...

JUDAS, *soucieux.* — Rien que des bruits ! Mais tout de même un peu trop de bruits, ça finit qu'y a de l'obscurité là-dessous, et moi je veux voir clair dans un accident que j'ai organisé. Alors j'ai une seule chose que je dois maintenant, c'est de retourner là-bas sur place pour tout raccommoder, j'aurai vite fait.

Un certain malaise chez Jaël.

JAËL. — J'aimerais autant pas que tu y ailles.

JUDAS, *vivement.* — Laisse donc, je prends la carriole, et de retour avant le midi.

Jaël lui barre le passage.

JAËL. — Vas y pas !

Judas stupéfait.

JUDAS. — Pourquoi tu t'opposes comme ça que je sorte à Jérusalem ?

JAËL, *doucement.* — C'est pas trop le moment de t'y montrer, à Jérusalem...

JUDAS. — J'ai besoin que je me cache ? *(S'approchant de sa sœur.)* Qu'est-ce que tu me causes, Jaël ?

Gêne de Jaël.

JAËL. — Des bruits aussi sur toi courent un peu par la Ville...

JUDAS. — Sur moi ?

JAËL. — Faudrait pas qu'on te fasse, quelques-uns, une espèce de mauvais parti peut-être...

JUDAS, *ahuri.* — A moi ? Quels bruits ?

JAËL. — Que ce serait toi le responsable de tout.

Fierté de Judas.

JUDAS. — J'y compte bien, que je suis le responsable !

JAËL. — Et que tu aurais livré Jésus pour de l'argent à ses ennemis qui veulent le tuer.

Stupeur de Judas.

JUDAS. — Livré Jésus ? Quels ennemis ? Pour quel argent ? J'ai assisté qu'à des bienveillants pour Jésus ! Je l'ai sauvé, moi ! J'ai pas touché d'argent !

JAËL. — Les trente deniers ?

JUDAS. — Trente deniers, c'est pas de l'argent, et je les ai plus, les trente deniers.

JAËL. — Tu les avais pris.

JUDAS. — Je les ai rendus.

JAËL. — On a pas voulu les reprendre.

JUDAS. — Je les ai jetés.

JAËL. — On le sait pas.

Judas écarquille les yeux. Il est tranquille à peu près encore, mais commence à être légèrement incertain.

JUDAS. — Livré Jésus ? Oui, je l'ai livré, si on veut dire comme ça, je l'ai fait venir pour le tirer d'ennui... *(Cherchant à se rassurer.)* Les pontifes m'ont pas trompé !

Jeanne vient au secours de Judas.

JEANNE. — Les pontifes trompent jamais personne.

JUDAS. — Ils voulaient pas, c'est moi qui ai voulu.

JEANNE. — Tu as qu'à laisser parler ceux qui connaissent pas ce qu'ils parlent.

Judas réfléchit, se rappelle...

JUDAS. — Les disciples avaient pensé en s'enfuyant que c'était pour de vrai ?

JEANNE. — Ils ont eu peur, d'après le boucher, ou alors ils s'étaient rendu compte que c'était pas pour de vrai du tout.

L'incertitude augmente chez Judas.

JUDAS. — Les soldats ont battu le Maître et fait saigner ?

JEANNE. — Ces hommes de la Samarie, c'est des pas grand'chose.

Judas vaguement inquiet.

JUDAS. — Comment ça se fait qu'on l'a présenté au Prétoire ? On devait que lui laver la tête aimablement...

JEANNE. — Parce que la foule criait, pour qu'elle se taise.

Judas plus inquiet.

JUDAS. — Les pontifes m'auraient menti ?

JEANNE. — Des gens si haut placés mentent pas !

L'inquiétude de Judas monte.

JUDAS. — Pilate m'a traité comme une pourriture, il m'a gueulé que j'en étais une, moi j'y avais pas attaché d'importance, lui dérangé que je le dérange à pareille heure... Mais Pilate, c'est pas des bruits, un procurateur est au courant des moindres choses, et il m'a jeté dehors comme un malpropre... *(Brusquement. Judas frissonne.)* Avant il questionnait que je le renseigne, « pour tout à l'heure » qu'il disait, c'est au Prétoire qu'il pensait ?

JEANNE. — Alors tu veux savoir toi ce qu'un procurateur pense ?

Cri de Judas angoissé.

JUDAS. — Jeanne, Jaël, qu'est ce que vous croyez ?

JAËL, *avec force.* — Que tout ça c'est des racontars comme toujours dans les foules de la Pâque et les commérages des provinciaux !

Mais Judas, anxieux, n'a pas entendu.

JUDAS. — Moi, j'aurais livré Jésus pour qu'il meure !

JEANNE. — Et le boucher, qui est reparti sans entrer dans le Prétoire où rien était commencé, il est une gourde de rapporter ça !

Désespoir éclatant de Judas.

JUDAS. — Jaël, Jeanne, je l'ai livré, mon Maître !

JEANNE, *tâchant de rire.* — Alors toi, maintenant, mon homme, tu es aussi gourde que le boucher !

Judas atterré.

JUDAS. — Je l'aimais, mon Maître, je l'aime... Et je comprends rien à cette chose, mais j'ai jamais compris non plus pourquoi je vous ai quittées à Cana quand on se plaisait tant ici.

JEANNE. — Pense que tu es ici de nouveau, et rien d'autre.

Judas, accablé, se prend la tête dans les mains.

JUDAS. — J'ai mal dans ma tête, j'ai mal... Quand Jésus m'a embrassé à Cana, il m'avait pas ri de bon accueil comme à Barthélemy et au berger... Il savait donc ? Il est le Messie alors, puisqu'il prévoyait d'avance ?... *(Soudainement.)* Pierre l'a renié trois fois, comme Jésus avait annoncé ? Il m'avait annoncé que je le trahirais ! *(Avec affolement.)* Je l'ai trahi !

Les femmes, désolées de sa peine, restent calmes.

JAËL. — Ecoute, tu nous as assez embêtées pendant trois ans de ne pas être là, nous embête pas d'être revenu !

Judas désespéré.

JUDAS. — Jaël ! Notre père désirait pas que je vienne au monde, il est mort avant, et notre mère, une mère ça devine tout dans le fond vaguement, je me rappelle que pendant mon enfance elle avait toujours de la tristesse en me considérant...

JAËL. — Je me rappelle plus, elle était triste de se sentir trop malade et pas risquer de t'élever.

Lamentations de Judas.

JUDAS. — Pourquoi quelque chose me poussait vers les prophètes, et que j'ai connu Jean et André déjà quand je visitais le Baptiste sur le Jourdain ? *(Brusquement éperdu.)* Sur le Jourdain pourquoi Jésus a voulu revoir l'autre jour le lieu de son baptême, un grand souvenir de son existence, comme c'est qu'on agit quand on va périr ? Et lui, s'il est le Messie, bien entendu il le savait qu'il allait périr !

JAËL. — Te presse pas pour le Messie, c'est pas encore notre époque qui le contemplera descendre du Ciel !

Accablement de Judas.

JUDAS. — Pourquoi j'ai rencontré Etienne à Jérusalem, et à cause de lui toi, Jeanne, et que nous avons été à ses noces à Cana par fidélité d'amis ? Ma Jeanne, on se plaignait d'avoir pas un enfant. Heureusement, qu'on en a pas ! C'est par la clémence de Dieu que je laisserai pas un enfant de moi. Tant mieux ! Merci à l'Eternel ! Toi, tu es venue avant moi, Jaël, le ventre de notre mère était pas sali par mon passage dans ses entrailles, tu as rien à espérer qu'on te reproche ! Toi, Jeanne, tu es pas de mon sang. Et je vous laissais abandonnées, on se moquait de vous à cause de moi, mais à présent vous avez pas à espérer qu'on vous reproche rien tant l'une que l'autre !

Tendre pitié des femmes.

JEANNE. — Tu as mal dans ta pauvre tête, il en sort n'importe quoi.

Judas dévoré de douleur.

JUDAS. — Mais Jésus, comme il m'a souri quand je l'embrassais !

JEANNE. — Il t'a souri pour remerciement.

JUDAS, *en détresse.* — C'est ça que je puis pas supporter ! Il m'en voulait pas !

JEANNE. — De quoi il t'en aurait voulu ?

JAËL. — Puisqu'il t'en voulait pas, tu as pas de souci à te tourmenter.

JUDAS. — Mais moi, si le généreux Maître me pardonne, comment je me pardonnerais ?

JEANNE, *vivement.* — Je te permets pas que tu parles de pardon, quand tu as dévoué que du service à ce Maître tandis qu'on te pleurait chez nous !

Judas, du fond de sa misère :

JUDAS. — Qu'est ce que je me mêlais, bête comme je suis, de me mêler de toutes les choses !

JAËL, *essayant de rire.* — Pour sûr, ça aurait mieux valu que tu t'occupes que de tes tapis.

Humble imploration de Judas.

JUDAS. — J'étais pas mauvais ? Vous m'aimiez ?

JEANNE. — Nous t'aimons, et tu nous fais de la grosse peine de te désoler comme ça pour des imaginations.

Judas rêvant, déjà hors de la vie :

JUDAS. — On a eu de l'honneur, à Bethphagé...

JEANNE. — Ici on aura vite du bonheur.

JUDAS, *d'une voix lointaine.* — Quand le grand-prêtre passera la commande, faudra pas que vous acceptiez.

JAËL. — Nous déciderons ensemble.

JUDAS, *abattu, achevé, geignant.* — J'ai beaucoup mal...

JEANNE. — Tu es que fatigué, tu te plaignais en arrivant.

JUDAS. — Ça m'avait fini.

JEANNE. — Tu as besoin que te reposer.

JUDAS. — C'est pas de la fatigue, c'est du malheur...

JEANNE. — Tu as dormi que trois quatre heures dans l'herbe sur la route, tu auras un bon lit.

JUDAS. — Je veux pas de lit, je dormirais pas, depuis trois ans j'ai plus souvent couché par terre comme cette nuit encore, j'y suis habitué davantage maintenant.

JEANNE. — Il faudra reprendre d'autres habitudes.

JUDAS, *qui se lève, titubant un peu.* — Je vais m'allonger un moment ou deux dans le jardin.

JEANNE. — La terre est peut-être humide encore du grand orage qu'il a tombé hier.

JUDAS. — Ça m'est égal, je respirerai mieux.

JEANNE. — Alors mets toi dans le hamac, tu seras à l'aise et en plein air pour respirer, et pas dans ton lit mais pas par terre.

JUDAS, *avec un pauvre sourire navré, à Jeanne.* — Sous l'arbre déjà j'ai fait la sieste un peu, tu te souviens, le jour de nos fiançailles...

Il sort par le fond, il a peine à marcher.

SCÈNE IV

JAËL, JEANNE

JEANNE. — Fallait pas les lui narrer ces inventions ! Tu vois la misère qu'il se fait !

JAËL. — Moi j'ignore si ce seraient des inventions.

JEANNE. — En tout cas, c'était pas le moment...

JAËL, *vivement.* — Et il aurait pas entendu sans moi, d'un moment à l'autre, en allant promener un tour par les rues et saluer les connaissances ? A Gibéa, pas d'affront pour lui à craindre, on sait qui nous sommes dans le pays. Mais il galopait à la Ville sans nous prévenir seulement ! Et là-bas, du mauvais peut-être... A cause de ça j'y ai narré.

Jeanne secoue tristement la tête.

JEANNE. — Je veux bien que tu as eu de la prudence, mais voilà mon homme tout pauvre et malade, et toute gâtée une journée qui aurait été peut-être la plus belle dans l'existence de notre vie.

Jaël hausse les épaules.

JAËL. — Une journée, ça passe vite, et demain vous serez contents et déjà réhabitués. *(Avec soulagement.)* Lui, toujours, le voilà à l'écart de l'affaire.

Peine de Jeanne.

JEANNE. — Pas encore complètement... *(Avouant.)* Moi non plus... *(Doucement.)* Et toi, tu as pas de la peine un peu ?

Bouleversement subit de Jaël, explosion de tout ce qu'elle venait de cacher, ébranlement de tout son être.

JAËL. — Moi ? Après ce qu'il a accompli de dévouement et de sottises trois ans ! Et il me faut voir comme récompense !... *(Elle chancelle.)* Si quelque chose lui arrivait !...

Grande inquiétude fraternelle de Jeanne.

JEANNE, *vivement.* — Il lui arrivera aucune chose ! Te rends pas malade toi aussi, déjà que tu es pas tellement solide à la fin, et trop de vaillance toujours, et de tourments, pour ta santé.

Quelqu'un entre par la droite. Elles se retournent. C'est Marie.

SCÈNE V

MARIE, JAËL, JEANNE

Marie est haletante, dans sa robe poussiéreuse. Etonnement de Jeanne et de Jaël. Gentillesse de Jeanne, réserve de Jaël.

JEANNE. — Marie !

Marie reprend peu à peu son souffle.

MARIE. — Je vous avais promis à Cana qu'un jour ou l'autre vous me reverriez.

JEANNE. — D'où arrives tu ?

MARIE. — De... *(Elle montre Jérusalem.)* là.

JEANNE. — Dans la poussière ? A pied ? Une heure sur la route ?

Marie cherche des yeux quelqu'un qui n'est pas là...

JAËL, *gravement.* — Tu es la bienvenue tout de même comme ça se doit au nom du Tout-Puissant, mais dans la maison où l'on t'invitait comme une amie parce qu'on te voyait malheureuse, aujourd'hui que tu arrives on est pas trop heureux.

MARIE, *avec anxiété.* — Jeanne, que fait ton mari ?

JEANNE. — Il dort.

MARIE. — Va le réveiller !

Avec autorité Jaël retient Jeanne.

JAËL, *à Marie.* — Laisse le qu'il dorme, au moins il pense pas à son injustice. Tu as peut-être pas su seulement ce que les gens commeraient sur lui et Jésus, et tu le sais ou non, mais que tu es là ça montre bien qu'il s'agissait que de mensonges et que toi tu as pas de soucis dans la tête pour ton compte. Mon frère a servi ton garçon trois ans, et cette nuit encore du mieux qu'il a pu, pour que des méchants le soupçonnent à cette heure ! Des fils du genre du tien, c'est très beau, mais ça vaut mieux entendre de loin leur gloire et pas les connaître, parce que s'ils sont plus intelligents que les autres ils empêchent les autres d'être tranquilles.

MARIE, *avec effroi, à Jeanne.* — Jeanne, va réveiller ton mari !

Jeanne, frappée par cette insistance, sort, malgré Jaël, par le fond, en courant.

JAËL, *à Marie.* — Pourquoi tu le veux tant, qu'on le réveille ? Y a que le sommeil, dans l'état qu'il est. Il semblait comme un trépassé tout à l'heure, et moi, en lui faisant comme je pouvais des consolations et des drôleries, je me pensais que j'allais tomber... C'est pas mon frère, c'est mon enfant. A Cana on colportait que tu avais eu ton petit sans homme par un miracle, moi y a pas eu nécessité de miracle, ça m'est arrivé pareil, et je suis vierge, si tu l'es, et je suis mère autant comme toi, et en dehors de mon petit j'ai rien à vivre.

Du jardin parvient un terrible cri déchirant de Jeanne.

JEANNE, *invisible.* — Jaël !

Terreur de Jaël !

Profond regard de Jaël à Marie.

JAËL. — Marie !

Jeanne reparaît, affolée.

JEANNE, *balbutiant.* — Il avait détaché le hamac du figuier... Il avait dénoué une corde...

Encore un grand regard de Jaël à Marie... Puis la vieille sœur maternelle, lentement, pesamment, blême, les yeux hagards, se dirige vers le jardin...

SCÈNE VI

MARIE, JEANNE

Jeanne suit Jaël des yeux.

MARIE, *anxieuse, à mi-voix.* — Et son âme ?

Jeanne veut rejoindre Jaël.

JEANNE, *s'excusant de quitter Marie.* — Marie...

Marie la retient.

MARIE, *tendre et ferme.* — Reste, car je dois repartir !

Jeanne obéit, étonnée d'obéir. Elle regarde vers le jardin.

JEANNE. — Jaël voilà qu'elle le relève... Elle le prend sur son giron... *(Soudain, avec terreur.)* Pourquoi qu'elle fait des yeux comme ça tout fixes ! *(Cri vers Jaël.)* Je viens !

Marie l'arrête.

MARIE, *doucement.* — Ce n'est pas la peine...

Elle a pris Jeanne dans ses bras.

JEANNE. — Jaël !

MARIE. — Ne l'appelle pas.

JEANNE. — Jaël !

MARIE. — Elle ne t'entend pas.

JEANNE. — Jaël !

MARIE, *gravement.* — Jaël ne répondra plus.

Déchirement et détresse de Jeanne.

JEANNE. — Marie ! Jaël c'était ma mère, j'en avais plus d'autre !

MARIE. — Tu en as une toujours. C'est moi.

Jeanne veut retrouver les siens.

JEANNE. — Laisse moi avec eux !

MARIE. — Ils n'ont plus besoin de personne.

Surprise de Jeanne immobile.

JEANNE. — Pourquoi je t'écoute, au lieu de les rejoindre ?

MARIE. — Parce que tu as besoin de moi.

JEANNE. — Je pense qu'à ma pauvre vieille sœur !

MARIE. — Elle est dans la paix.

JEANNE. — A mon mari, dans son désespoir de tout !

Inquiétude et gravité de Marie.

MARIE. — Il avait, lui-même, ... dénoué la corde ?

JEANNE. — Pour un petit instant je l'empêchais !

MARIE. — Il n'a pas blasphémé mon Fils ?

JEANNE. — Il y demandait pardon, moi je permettais pas ! Il remerciait quand même l'Eternel !

MARIE, *frappée.* — Ah ? *(Désolée.)* S'il n'avait pas... dénoué la corde !

JEANNE. — Moi, maintenant, je sais plus que faire !

Elle regarde autour d'elle, égarée...

MARIE. — Joins les mains.

Jeanne obéit, machinalement.

JEANNE. — Je sais plus que dire !

MARIE. — Répète : *Notre Père qui es aux Cieux...*

JEANNE, *vivement.* — Il le connaissait ce cantique, il m'avait promis de me le réciter.

MARIE. — *Que Ton nom soit sanctifié...*

Protestation de Jeanne.

JEANNE. — Et que sa volonté soit faite ? *(Aprement.)* Je répéterai pas ça ! Le Dieu de Jésus épargne ses prophètes, et leurs serviteurs il a pas pitié ! Toi, tu vas reprendre dans Jérusalem ton garçon tiré d'affaire, et bientôt vous repartirez pour votre maison de Nazareth !

Marie livide, tremblante...

MARIE, *dans un souffle.* — Jésus ne reverra pas Nazareth.

JEANNE. — Il veut pas retourner chez vous ?

MARIE. — On le met en croix à midi.

Sursaut de Jeanne !

JEANNE. — On le tue, ton fils ? C'était vrai ? *(Brusquement et fortement.)* C'est pas vrai ! Tu viendrais pas ici, avec ta douleur !

MARIE. — Je n'ai pas pensé à ma douleur en venant, j'avais la tienne.

Stupeur de Jeanne.

JEANNE. — Toi, tandis que Jésus... ! Sa maman ! Tu l'aurais quitté dans cette circonstance, pour me câliner moi qui te suis rien ?

MARIE. — Je t'ai appris que j'étais ta maman, autant que celle de Jésus *(Stupéfaction, éblouissement de Jeanne.)* et de toutes les créatures... Mais...

JEANNE, *avec vénération.* — Marie, tu es une reine !

MARIE. — Mais, à part de toutes les autres créatures, il y en a deux, désignées bien avant leur naissance... *(Avec un regard vers le jardin.)* Un homme infortuné entre les hommes...

JEANNE, *regardant aussi vers le jardin.* — Lui ?

MARIE, *humblement.* — Une servante du Seigneur, que les générations proclameront bienheureuse...

JEANNE. — Toi ? *(Avec admiration, avec une curiosité passionnée.)* Jésus, alors, qu'est ce qu'il est ?

MARIE. — Fils de Dieu.

JEANNE. — Il serait le Messie, sorti de Bethléem ?

MARIE. — Il est le Messie, petite Jeanne.

Jeanne tombe aux pieds de Marie.

JEANNE. — Sainte Marie !

Temps.

MARIE, *reprenant, penchée sur Jeanne agenouillée.* — *Notre Père des Cieux...*

JEANNE, *docile et douloureuse.* — *Que Ta volonté soit faite !*

Marie, avec une abnégation ardente et joyeuse :

MARIE. — Et il faut la faire de bon cœur...

JEANNE, *vivement.* — Comme il expliquait !

MARIE. — Et crier alleluia, même quand on pleure, en s'abandonnant à elle ! *(Anxieuse, regardant encore vers le jardin.)* Si j'étais arrivée plus tôt !

Gratitude et adoration de Jeanne.

JEANNE. — Tu as couru par le chemin, tu suais, tu avais du souffle à peine, et plein de poussière sur tes jambes qui ont soutenu la charge du Messie quand tu le portais dans tes entrailles !

Marie ne pense qu'au jardin.

MARIE. — Une fois... dénouée la corde, il n'a plus parlé ?

Jeanne, sans entendre, s'est levée, frémissante, éperdue.

JEANNE, *avec exaltation.* — Le Messie a passé, moi je l'ai aperçu à Cana, j'ai pas eu l'occasion que lui me connaisse, mais je l'ai bien aperçu le Messie !

MARIE. — Et qu'as tu fait, sous le figuier ?

JEANNE. — J'ai coupé la corde de suite. *(Vers le jardin, comme si Judas et Jaël pouvaient entendre.)* C'était le Messie !

MARIE. — Quand tu as eu coupé la corde, il ne... parlait plus ?

JEANNE. — Vaguement il bredouillait...

MARIE. — Quoi ?

JEANNE, *faisant effort pour se rappeler.* — Que... les derniers seraient les premiers...

Mouvement, espoir de Marie !

MARIE, *vivement.* — Tu as bien entendu cela ?

JEANNE. — Et le mot final de sa bouche : une lampe du matin...

Marie tressaille, heureuse d'une brusque espérance.

MARIE. — La parabole de Cana ! *Tout ce qui est rude sera doux !... (A Jeanne, avec bonheur.)* En s'en allant, il a eu confiance, il entrevoyait donc le Paradis !

JEANNE, *émerveillée.* — Le Paradis !

MARIE. — S'il a espéré au dernier instant !...

JEANNE. — Je le regardais toute surprise qu'il ait pas un air de détresse comme du moment qu'il nous avait laissées, lui considérait le ciel avec une figure rétablie et calme...

Les regards de Jeanne questionnent avidement Marie et la supplient.

MARIE, *émue.* — Celui qui ferme les yeux sur une calme espérance voit Dieu en les rouvrant !

JEANNE, *ardemment.* — Il verra Dieu, avec Jaël ?

MARIE. — Nous prierons tant !

JEANNE. — Lui projetait qu'ils se retrouvent les Douze en chantant l'année prochaine dans un jour de la Pâque... *(Dans une imploration anxieuse et fervente.)* Ils se retrouveront, leur tâche accomplie, dans une Pâque qui ne finira pas ?

MARIE. — Nous prierons !

JEANNE, *pressante.* — Eux chanteront ?

MARIE, *hésitante.* — Laisse les compléter leur tâche...

Jeanne regarde vers Jérusalem, vers le Calvaire. Et, soudain, oublieuse d'elle-même, avec pitié :

JEANNE. — Mais toi, à midi ?...

Devant cet oubli de soi-même, élan maternel de Marie.

MARIE. — Ils chanteront pendant l'éternité !

Bonheur de Jeanne !
Marie va partir.

JEANNE. — Prie bien... *(Regard vers le jardin.)* pour lui, *(Avec une piété humble et fervente)* le Christ !

Marie se dirige vers la droite. L'index vers Jeanne, pour un conseil, un ordre tendre :

MARIE. — Alleluia, Jeanne !

Jeanne a une pauvre petite mine rêveusement satisfaite...

JEANNE. — Ils seront ensemble comme en Galilée... Mon homme saura préparer bien le gîte, avec l'habitude qu'il avait !

MARIE. — Alleluia !

JEANNE, *accompagnant Marie, tendrement.* — Le boulanger sur la place du carrefour doit partir qu'à 11 heures, sa carriole est aussi grande que la nôtre, tu te rappelles, il t'y casera. Je veux pas que tu traînes par la poussière...

Marie disparaît.
Jeanne, seule, court vers la maison sans la regarder, l'air extasié.
Elle la regarde, se souvient que cette maison est vide pour toujours...
Elle regarde vers le jardin...
Sur son frais visage la désolation rejoint l'extase.
Ses yeux se mouillent, ses épaules ploient.
Dans un sanglot elle balbutie :
Alleluia !

FIN

Judas.

Jésus. Marie.

1 JUDAS. — *Un ange l'aurait apporté.*
(ACTE PREMIER, SCÈNE PREMIÈRE.)

2 JÉSUS. — *Aujourd'hui mon Père, là-haut, me fait signe !... Laisse-moi !...*
(ACTE PREMIER, SCÈNE VII.)

3 JÉSUS. — *Quelle peine d'être un homme ! Que les hommes sont ingrats !* (ACTE II, SCÈNE VII.)

4 PILATE. — *Dehors ! Tu me salis les yeux ! Ordure, disparais !* (ACTE II, SCÈNE VIII.)

5 JUDAS. — *Mais moi, si le généreux Maître me pardonne, comment je me pardonnerais ?*
(ACTE III, SCÈNE III.)

(Photographies Lipnitzki.)

Pilate. Jésus.

Judas. Pilate.

Jeanne. Judas. Jael.

A SOUFFERT SOUS PONCE PILATE

DEVANT LA CRITIQUE

Dans la pleine maîtrise de son talent, avec plus de force et de profondeur que jamais, débarrassé d'un certain excès d'éloquence indignée, mais montrant des personnages plus à vif, M. Paul Raynal a donné à la Comédie-Française un tableau saisissant des Evangiles.

On ferait grand tort à son œuvre en y voyant seulement une explication de Judas. Elle dépasse de beaucoup ce commentaire d'une seule figure. C'est tout le cadre historique de la Rédemption que M. Raynal a restitué... Imaginez tout cela dans une atmosphère brûlante et frémissante. C'est un des traits les plus profonds de cette pièce que cette ardeur de vie spirituelle chez tous les personnages.

HENRY BIDOU, dans *Marianne.*

Nous vous avons dit avec quel enthousiasme et en même temps avec quel respect avait été saluée, à sa première représentation sur la scène de la Comédie-Française, l'œuvre de M. Paul Raynal : *A souffert sous Ponce Pilate.* La grandeur du sujet n'était pas, seule, la cause de cette émotion. Et elle pouvait n'être même en aucune façon un gage de la grandeur littéraire de la pièce. Au contraire, s'il était difficile d'être médiocre avec un drame comme celui de la Passion, on pouvait, et beaucoup l'auraient été, rester conventionnel et quelque peu intimidé. Or M. Paul Raynal, sur le plan de l'action dramatique comme sur celui du style, a fait œuvre de très grand poète.

ROGER LANNES,
dans *Paris Mondial.*

L'action est énergique, claire, solidement articulée... Les scènes entre les prêtres et le représentant de César sont parmi les plus fortes, les plus angoissantes, les mieux menées qu'on ait jamais écrites... Quelque jugement qu'on porte sur la pièce, il faut convenir qu'elle passionne du commencement jusqu'à la fin... *A souffert sous Ponce Pilate* prend dignement rang dans l'œuvre de Paul Raynal, à côté de *Napoléon unique* et du *Maître de son cœur,* récemment repris avec succès à la Comédie-Française, où le jeune écrivain donna du premier coup la mesure de son génie.

RENÉ JOHANNET,
dans *l'Echo de la Loire.*

J'étais hier au Théâtre-Français, où Paul Raynal proposait à ce public de répétition générale — vous savez lequel : ce public sceptique, blasé, dénigreur, de vieux critiques, de vieux comédiens, de vieux auteurs, d'ennuyés et d'envieux surtout — ce problème : la Providence divine a-t-elle pu fonder l'économie tout entière de la Rédemption sur la *nécessité* d'un crime et d'une damnation, sur la trahison de Judas ?... Vous vous méfiez comme je m'étais méfié, sur ce que j'avais entendu dire — ou murmurer — de cette tentative hardie. Vous vous rendrez, comme je me suis rendu. Certes, pour oser cette clé, cette interprétation d'un si redoutable mystère, sans choquer le sentiment chrétien fondé sur une tradition de vingt siècles, il fallait bien du respect, en même temps que bien de l'adresse et du talent. M. Raynal a eu tout cela. Mais il n'en aurait pas eu assez pour émouvoir cette salle-là, qu'il a bouleversée jusqu'aux larmes et aux plus involontaires acclamations. Il a été saisi par l'Esprit et il s'est abandonné à lui... Comment n'eussions-nous pas été soulevés au-dessus de nos tristes jours quand le Christ répond à Pilate, « son dernier ami », qui veut le sauver des manigances des prêtres, le presse pour cela — dans un tête-à-tête poignant — de renoncer, temporairement du moins, à sa mission et, croyant le vaincre, lui demande, s'il se laissait mettre en croix demain, ce qui resterait de lui : « Le désespoir cesse d'être permis... La Terre n'est plus seule... » ?

FRANÇOIS LE GRIX,
dans *la Revue Hebdomadaire.*

L'œuvre nouvelle de M. Paul Raynal contient des scènes d'une intelligence et d'une splendeur qui commandent l'admiration et le respect. Et l'une, qui confronte Jésus et Ponce Pilate, est si grandiose, si sublime qu'elle atteint un degré incomparable d'émotion et la cime de l'art au théâtre. Je ne sais point d'exemple où le cœur et l'esprit humain soient mieux éclairés des reflets de la divinité, l'atteignent plus tendrement, se confondent mieux avec elle. De surcroît, cette poignante et bouleversante entente n'est point absolument arbitraire. Elle nous transporte sans nous gêner. Il n'est pas impossible que Ponce Pilate ait connu, quelques instants, cette révélation, cette magnificence de grâce... En ces moments la Comédie-Française fut vraiment un temple, balayé de toute banalité, de toute insuffisance.

JANE CATULLE-MENDÈS,
dans le *Journal des Mutilés et Combattants.*

Ce qu'il y a même de tout à fait remarquable, à mon sens, dans l'œuvre représentée à la Comédie-Française, c'est précisément que l'auteur y passe de façon presque insensible, avec un tact, un doigté consommés, comme en se jouant, des épisodes où son adresse, sa virtuosité, ses dons éclatants d' « homme de théâtre » s'emploient victorieusement, à ceux où il prodigue des qualités plus rares, plus nobles, plus profondes ; où faisant corps et cœur avec ses personnages, tantôt il se maintient à leur hauteur, tantôt confère à certains d'entre eux une vie, un relief, une intensité saisissants ; les situe, les analyse, les anime, dans leur médiocrité quotidienne.

EDMOND SÉE, dans *L'Œuvre.*

Comité de Direction { Président : Vincent DELPUECH. Directeur : G. CAHEN-SALVADOR. Administrateur : S. QUILICI.

Fondateur : GEORGES OUDARD.

Société Nationale des Entreprises de Presse. — Imprimerie Bobigny. — Dépôt légal 4e trimestre 1950. — Imprimeur n° 117.